

Quand le papier fabriqué à Habâ se vendait dans le monde entier

Dans ce numéro :

- Pourquoi a-t-on donné le nom d'un Ministre à la plus longue rue de Habâ ?
- Est-ce vrai que le Roi Léopold Ier est venu à Habâ ?
- Un scoop : Constant d'Hoffschmidt s'est ruiné avec la papeterie du Pont d'Oye !
- A la fin du XIX^e siècle quelle entreprise de Habâ employait 200 ouvriers(ères) ?
- Qui a pollué la Rulles et l'Étang du Châtelet en 1867 ?

Lorsque l'on évoque le Pont d'Oye, les gens d'Habâ pensent de suite au Château, au domaine naturel, à son passé, à ses forges et à la trop célèbre Marquise, à la famille Nothomb... Au fil de l'histoire, tous ces lieux communs, ont formé autant de scories qui ont occulté presque totalement le fait qu'il y eut là, pendant plus de 40 ans une entreprise originale qui fut un des fleurons industriels du Luxembourg au XIX^e siècle : la papeterie du Pont d'Oye. Nous proposons au lecteur de mieux connaître ce pan de notre histoire locale.

C'est en 1846 que Constant d'Hoffschmidt acheta le domaine du Pont d'Oye en ce compris le haut-fourneau et les forges. Celles-ci fonctionnèrent encore durant trois ans mais ne rapportèrent plus que 2 à 3000 francs annuellement. C'était le déclin de nos usines à fer, concurrencées par les autres bassins sidérurgiques qui n'utilisaient plus ni la force hydraulique ni le charbon de bois, remplacé par la houille et le coke.

En 1850, Constant d'Hoffschmidt chargea plusieurs ingénieurs «d'examiner quel serait le meilleur

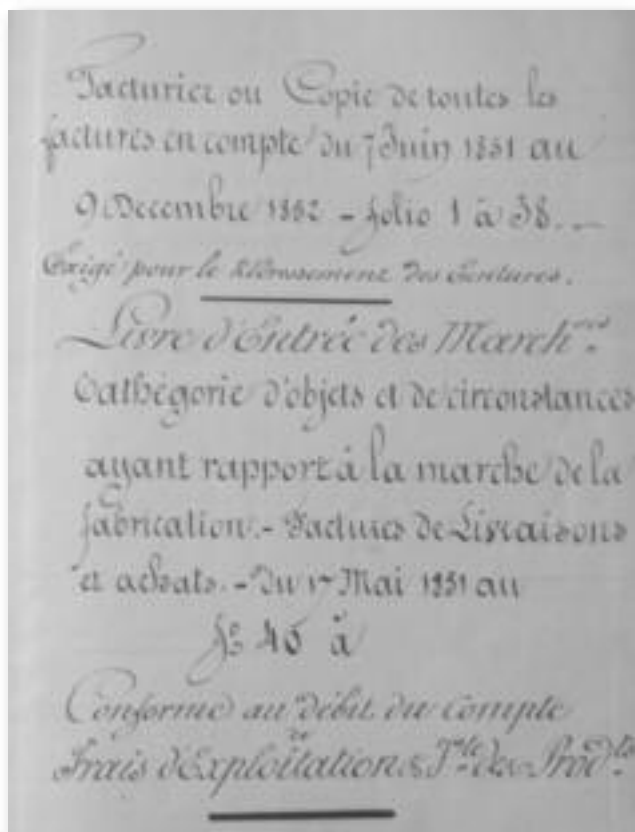
parti à tirer de ses établissements»;

Constant d'Hoffschmidt qui était alors Ministre des Affaires Etrangères n'avait guère le temps de bien analyser l'aspect technique et financier, de ce fait, il laissa le soin aux ingénieurs de finaliser le plan de reconversion.



Ci-dessus, vue de la papeterie en 1856, nous voyons à l'arrière près de l'étang du Prince, les imposants bâtiments d'usine et les deux cheminées qui alimentaient les chaudières. A droite, à l'emplacement des usines du Pont d'Oye (Restaurant aujourd'hui), on découvre encore une annexe de la papeterie avec sa cheminée qui fonctionna jusqu'en 1871.

Après examen, ceux-ci remirent un mémoire circonstancié dans lequel ils proposaient de convertir les anciennes forges en une papeterie qui utiliserait encore la force motrice et bien sûr l'eau en abondance pour la fabrication du papier. Les ingénieurs avaient dressé aussi le plan financier évaluant l'investissement à 300.000 francs pour un bénéfice annuel de 75.000 francs. Un projet alléchant on s'en doute mais dont le calcul, surfait à la base, allait très vite obliger un réinvestissement constant, provoquant même la ruine de Constant d'Hoffschmidt comme il s'en expliquera en 1872 dans un intéressant document intitulé «*Note sur les causes de ma ruine, adressée à ma femme, à mes enfants et aux principaux membres de ma famille*». Cette source fami-



Ci-dessus copie de la première page du facturier de la papeterie du 9/12/1852, ce document propriété de la famille Maubacq permet de constater l'importance économique de la papeterie qui dès sa construction a fourni du travail et donc des ressources économiques à nombre d'artisans de Habay, nous en renseignons quelques uns page suivante, ce qui permet de retrouver des noms de famille connus, des métiers oubliés comme le ferblantier Reding ... mais aussi, de manière singulière, l'achat d'os à plusieurs villageois, ces os étaient certainement utilisés pour en faire de la gélatine à partir de laquelle on fabriquait de la colle qui entrait dans la fabrication du papier (voir pp 22,23)



La fin des Forges

Constant d'Hoffschmidt cessa l'activité des forges en 1850, dans le village on a conservé ce qui serait le vestige de la dernière coulée de la forge selon la tradition.

Cette relique est longtemps restée au bord de la rue Emile Baudrux (Fromagerie Armally aujourd'hui), non loin de la maison du facteur de forges Bernard Papier et de son épouse Elisabeth Welter; elle est aujourd'hui placée dans le parc du Châtelet, face au bar. (photo ci-dessous en 2022)

«Ce 30 mai 1991, j'ai eu l'occasion d'examiner le mastoc qui se trouve au pied du mur de la maison Eppe. C'est bien ce qu'on appelle un «chiot», nom que l'on donne à ce collier créé par les éclaboussures de la fonte et de la crasse qui sort par le trou de coulée lorsque le fondeur juge qu'il faut écrémer la fonte en fusion d'où ce trou qui se trouve à la hauteur pour se faire. Il vidange toute la crasse et il rebouche aussitôt que la fonte apparaît. De l'autre côté du fourneau, diamétralement opposé se trouve le trou de coulée de la fonte, 50 cm plus bas que le trou de coulée de la crasse. Ce mastoc a 40 cm d'épaisseur à la basse et diminue vers le haut, il pèse environ 300kg». Fernand Mathieu



liale publiée par Pierre Jodogne dans la revue belge de philologie et d'histoire sous le titre «La papeterie du Pont d'Oye ou la ruine de Constant d'Hoffschmidt», nous fournit plusieurs détails intéressants sur les coûts engendrés par la papeterie.

Confiant dans le dossier remis par les experts, Constant d'Hoffschmidt, en homme convaincu par les apports du progrès et l'essor de l'industrie, se lança dans l'aventure, lui qui fut l'énergique défenseur de la création de la ligne de chemin de fer de la Province de Luxembourg, misait aussi sur les débouchés qu'il pouvait entrevoir via l'ouverture prochaine de la ligne 162 (Arlon-Bruxelles) et la création de la gare de Habay toute proche. Le XIX^e siècle boosté par la révolution industrielle avait une réelle foi dans le progrès, l'horizon d'une papeterie à Habay paraissait des plus serein.

Le 14 mars 1852 Constant d'Hoffschmidt introduisit auprès du conseil communal de Habay-la-Neuve une demande tendant à obtenir l'autorisation de convertir en une papeterie une partie de ses usines situées à la forge du Prince. Les travaux d'aménagement débutèrent rapidement, à tel point qu'un inspecteur provincial constata que des travaux étaient déjà réalisés avant même l'autorisation officielle. Tolérant, il indiqua dans son rapport qu'on avait peu modifié les anciens bâtiments de forges. (AEA farde Usines et Ateliers).

Voici ce qu'il indique dans son rapport daté du 16 juillet 1852 : «*La commune de Habay a procédé à l'enquête de commodo et incommodo et il n'y a eu aucune réclamation ou opposition; les travaux étaient déjà en grande partie exécutés et qu'on se proposait de faire mouvoir le mécanisme de la nouvelle papeterie à l'aide des machines à vapeur et au moyen d'une roue hydraulique à augets de cinq mètres vingt centimètres de diamètre et trois mètres de largeur. Les changements qui concernent le cours d'eau et comme l'on a que supprimé quatre roues hydrauliques pour les remplacer par une seule roue en fer de 5m20 de diamètre et trois mètres de largeur, que l'on n'a effectué aucun changement qui puisse nuire aux propriétaires riverains du cours d'eau et des réservoirs existants... je suis d'avis que l'autorisation soit accordée*».

Signé Cordonnier, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées.

Le 25/11/1852, cet ingénieur rédigea un rapport circonstancié qui précisait les travaux à faire et les clauses à respecter pour que la papeterie soit opérationnelle conformément aux obligations des bâtiments industriels. Voici les principaux articles de ce rapport.

1 La nouvelle papeterie mécanique restera établie dans le bâtiment A du plan des localités annexé, fourni par le pétitionnaire à l'appui de sa demande. (Plan p. 5 et 16)

2 La roue hydraulique en fer, placée dans le même bâtiment au point K dudit plan, conservera ses dimensions actuelles de 5m20 de diamètre et de 3 m de largeur.

3. La prise d'eau destinée à faire mouvoir cette roue sera établie au point I du même plan, au moyen de vannes de fond (?) mobiles ayant ensemble 3m de largeur.

4 Les 6 vannes de décharges dont 5 d'un m de largeur et une de 50 cm existantes au point M du plan des localités, où elles forment actuellement déversoir des eaux du grand étang dit des Forges du Prince, seront maintenues dans leurs dimensions actuelles.

5 L'on ne pourra jamais retenir les eaux dans les réservoirs dits des Forges du Prince et du Pont d'Oye de manière à empêcher la marche des nombreuses usines situées à l'aval de ces réservoirs (Ndrl celles du Châtelet et de Bologne encore en activités, scierie et fonderie).

6 Le concessionnaire sera responsable de toutes les pertes et dommages qu'il pourrait occasionner aux propriétaires riverains du cours d'eau et des réservoirs destinés à la retenir par suite de l'exécution des travaux projetés.

7 La jauge des usines sera déterminée à l'aide d'une barre de fer battu de 30cm de longueur, 4 cm de largeur et 1 cm d'épaisseur, laquelle sera peinte en couleur à l'huile, scellée dans les murs du bâtiment près de la coursière de la roue de manière à avoir son côté inférieur horizontal et à 2 m 30 au-dessus du seuil inférieur de la nouvelle vanne d'alimentation établie au point I du plan des localités, ce qui correspond à 3m20cm au-dessus du seuil inférieur des vannes de décharge existantes au point M et à 97 cm en-dessous du seuil en pierre schisteuse de la porte d'entrée du bureau situé au côté des grandes machines à vapeur et à 99 cm et demi en dessous du seuil, également en pierre schisteuse de la porte d'entrée située à droite de la vanne de la coursière...

8. Tous les travaux seront exécutés sous la surveillance



Ci-contre, plan de la papeterie réalisé par d'Ingénieur Coudrier en 1852 et ci-dessous son croquis pris sur le terrain (AEArлон fardes usines et ateliers)

- A Usines et dépendances
- B Maisons d'habitation
- C Jardin et cours
- D Broussailles
- E Chemin
- F Bâtiment et Usines
- G Jardin
- H Surface autour des bâtiments



de l'administration des ponts et chaussées et, après leur achèvement complet, le concessionnaire sera tenu de faire constater à ses frais, l'état des lieux ainsi que l'apposition de la jauge, par un PV rédigé par l'Ingénieur compétent en quadruple expédition, dont l'une sera transmise au département des Travaux Publics et les trois autres déposées dans les archives des administrations provinciales, communales et des ponts et chaussées.

9 Les ouvrages ainsi achevés seront entretenus constamment en bon état, à la satisfaction de l'administration publique par le pétitionnaire des usines et à ses frais.

10 Il ne pourra être placé des haussettes sur les vannes des usines et la jauge ne pourra en aucun cas, être dépassée, à peine pour le propriétaire ou ses ayants cause être punis de l'amende à infliger d'après la législation existante, indépendamment de l'ouverture nécessaire des vannes pour assurer le prompt écoulement des eaux et des dommages et intérêts envers les tiers s'il y a lieu.

11 Toutes les fois qu'une pluie considérable ou une fonte de neige subite fera craindre une crue, le propriétaire des usines devra aussitôt que l'eau arrivera en trop grande quantité faire

lever les vannes de manière qu'elle puisse s'écouler sans se gonfler et s'élever au-dessus de la ligne de jauge, ni se répandre sur les propriétés riveraines. Immédiatement après avoir opéré cette manoeuvre, il devra en faire prévenir le propriétaire de l'usine située en aval afin que celui-ci puisse prendre les précautions nécessaires pour se garantir de l'inondation.

12 Toutes les vannes devront être levées dans les grandes abondances d'eau, quand même la roue de l'usine devrait rester immobile, à tous risques pour le propriétaire lequel se conformera d'ailleurs aux dispositions des règlements existants ou à émaner sur le cours d'eau.

13 Aucun travail quelconque autre que les ouvrages nécessaires à l'établissement de la nouvelle papeterie mécanique et de ses dépendances ne pourra être fait aux murs de chute, aux piles, aux seuils des vannes et aucune adjonction ne pourra être opérée au mécanisme de l'usine sans une permission préalable de l'autorité compétente.

14 Dans aucun temps, ni sous aucun prétexte, il ne pourra être prétendu indemnité ou dédommagement par le concessionnaire ou ceux qui le remplaceront par suite des dispositions que le gouvernement jugerait convenable de prendre pour cause d'utilité publique quand même il devrait en résulter le chômage de l'usine.

15 A défaut par l'impétrant d'avoir complètement terminé les travaux dans le terme de deux années, à dater de la remise de l'octroi qu'il aura obtenu et de s'être conformé exactement aux dispositions y contenues, le dit octroi pourra être révoqué et les lieux seront remis, à ses frais, dans l'état où ils se trouvaient auparavant.

16 Il en sera de même dans le cas où, après avoir rempli fidèlement les conditions imposées, le concessionnaire ou ses ayant cause viendraient par la suite à former quelque entreprise nouvelle sur le cours d'eau ou à changer l'état des lieux sans y être fait préalablement autoriser.

Arlon le 15/11/1852.

L'ingénieur des Ponts et Chaussées chargé du service de l'arrondissement d'Arlon.

Nous le constatons les obligations liées à l'établis-

sement de cette papeterie sont assez contraignantes et tiennent principalement compte des risques liés au débordement de la Rulles. Certains articles nous permettent aussi de mieux identifier des bâtiments repris sur le plan p 16. Pour Constant d'Hoffschmidt, ces obligations allaient être synonymes de frais imprévus et l'euphorie de mise aux débuts, fit rapidement long feu car des calculs erronés, de fausses mesures et le coût élevé du transport (la gare de Habay n'était pas encore opérationnelle, elle ne fut construite qu'en 1859) ont gonflé la note. Monsieur d'Hoffschmidt trouva cependant assez facilement les 300.000 francs de départ car, comme il l'explique, il jouissait d'une bonne réputation et d'un crédit aisé du fait de sa position et de son portefeuille ministériel. Il obtint un financement auprès de la Société Générale et de MM Bischoffsheim et Oppenheim banquiers à Cologne (30.000 frs).

Les nuages s'amoncelèrent rapidement contrariant le développement du projet, entravant la production. Les 75.000 francs de bénéfice annuel promis ne furent pas au rendez-vous et pour Constant d'Hoffschmidt, ce fut le début d'une spirale d'endettement qui greva sa fortune familiale. *«Il fallait d'abord se procurer un capital de roulement pour acheter les matières premières et les combustibles, créer tout un personnel d'ouvriers. Le capital de roulement, ce fut la maison de banque Berger d'Arlon qui le fournit. Au bout de quelques années, il s'éleva à environ 300.000 frs. Ensuite, les machines neuves ne fonctionnaient pas bien. On dut recourir à de nombreux et coûteux perfectionnements. La qualité du papier était défectueuse, la quantité produite insuffisante. Les pertes dans les commencements furent énormes»* (Extrait de La papeterie du Pont d'Oye ou la ruine de Constant d'Hoffschmidt comme les autres extraits en italique ci-après).

Malgré ces premiers nuages et durant les trois ans qu'il fallut pour construire et aménager la papeterie, Constant d'Hoffschmidt était encore convaincu de sa réussite. Fier de son domaine et de ce projet qui faisait de lui un capitaine d'industrie dynamique, il reçut au Pont d'Oye, le 8 octobre 1851, le Roi Léopold Ier et sa famille. Cette visite eut les honneurs de la presse et même du journal officiel du 11 octobre 1851 (Moniteur belge n°284). Nous reproduisons l'article qui, dans un style sirupeux à



Vues du château du Pont d'Oye au début du siècle, dans un état proche de l'époque où il fut visité par le Roi Léopold Ier. Au-dessus, à l'avant plan, on constate que les ruines des forges sont encore bien présentes.

La façade du Château, l'intérieur et les deux tours flanquées furent des réalisations de Constant d'Hoffschmidt (1847), c'est donc lui qui donna au vieux domaine la configuration qui est encore celle d'aujourd'hui. Page 10, une vue qui montre le domaine arboré et cet aspect romantique voire «écossais» que décrit l'auteur de l'article du Moniteur.



souhait, s'étend plus sur les mondanités et les courbettes que sur la description des usines, mais ce texte intéresse l'histoire locale et une plaque commémorative attesta longtemps de cette visite royale au Pont d'Oye. On sait peu que ce fut en fait la deuxième fois que le Roi vint au Pont d'Oye, car le 12 juillet 1840, accompagné de son secrétaire Edouard Conway, il avait répondu à l'invitation du propriétaire de l'époque M. de Wauthier. Le secrétaire en avait fait un bref compte-rendu en ces termes «*Le chemin de M. de Wauthier est en bon état et conviendrait pour un rendez-vous de chasse, avec un joli jardin et des forges ainsi que 6 à 7 étangs (sic). On y arrive par une belle route provinciale. Les villages que nous traversons sont tous jolis et bien situés. La culture est soignée. Nous avons vu du froment, du lin et du chanvre. On y bâtit considérablement. A Habay-la-Neuve nous avons vu une foule de maisons portant le millésime de 1839 et 1840.*» (source J. Muller)

La route provinciale dont il est fait question était la route de Habay vers la Corne du Bois des Pendus réalisée vers 1830. De Habay, on pouvait rejoindre ensuite la France via la route d'Étalle construite plus tard. Ces axes importants pour notre village et pour la papeterie se modernisèrent progressivement, car ils menaient également à la gare et de là à l'international ce qui fut crucial pour l'exportation du papier. Voici le compte rendu de la visite royale du 8 octobre 1851. (Moniteur Belge 284 du 11/10/1851)

Le Roi a quitté Arlon ce matin à 9 heures, se dirigeant vers sa terre d'Ardenne. Cependant à deux heures de la capitale du Luxembourg, les voitures royales entrèrent sur la droite dans une longue avenue au bout de laquelle elles s'arrêtèrent. C'était la dernière étape de l'auguste famille en terre luxembourgeoise.

Il est au milieu des bois, caché mystérieusement dans les profondeurs d'une sombre forêt, entourés de magnifiques étangs qui ressemblent à ces lacs dont l'Ecosse est si fière, un castel charmant, dont le sommet des tourelles percent comme les clochetons d'une église saxonne la cime des grands arbres qui voudraient en vain s'élever plus haut qu'elles. C'est dans ce manoir que le souverain avait bien voulu accepter une hospitalité de quelques heures. Il est vrai que cette habitation s'appelle le château du Pont d'Oye et que son propriétaire est M. d'Hoff-

schmidt de Resteigne, ministre des Affaires Etrangères. Le Roi ayant exprimé le désir que les pompes officielles se terminassent à Arlon, le château n'avait pris que cet air de fête que l'on donne aux demeures qui doivent recevoir un hôte aimé et respecté, mais rien n'indiquait que cet hôte fut le premier des Belges, le Roi ! L'auguste famille devant ce soir même aller coucher à Ardenne, était naturellement attendue de bonne heure au Pont d'Oye. En effet dix heures avaient à peine fini de tinter au village voisin que des acclamations éloignées et un bruit de grelots de chevaux de poste annoncèrent aux habitants attentifs du château que leurs hôtes illustres s'approchaient. Dans la cour d'honneur, les gardes de la forêt d'Anlier se tenaient au port d'armes près de la porte, de l'autre côté des équipages firent leur entrée, les portières furent ouvertes et le Roi, la princesse Charlotte, le duc de Brabant et le Comte de Flandre furent reçus à la porte par M. et Mme d'Hoffschmidt et introduits dans les salons où se trouvaient rassemblés les heureux conviés à cette fête.

Là chacun fut présenté par le maître de maison et le Roi avec son affabilité ordinaire, la princesse et les princes avec leur urbanité si charmante, trouvèrent une parole aimable, un mot gracieux pour chacun. Depuis longtemps, la famille royale avait entendu parler de la propriété, aussi malgré la brièveté du temps qu'elle pouvait consacrer à cette visite, exprima-t-elle le désir de parcourir les jardins. On sortit donc et l'on se dirigea vers les usines que M. d'Hoffschmidt fait construire en ce moment à quelques portées de fusil du château, au bord d'un de ses immenses étangs, connu dans le pays sous le nom de l'Etang du Prince. Naguère encore, cette imposante masse d'eau alimentait des hauts-fourneaux; mais vous savez combien les révolutions dernières ont fait de tort à l'industrie métallurgique de nos pays et M. d'Hoffschmidt remplace ses forges par une papeterie qui occupera toute l'année une centaine d'ouvriers. Je ne sache pas qu'il existe de façon plus noble de faire le bien dans son pays.

Le temps qui jusqu'alors s'était montré si beau s'assombrit tout à coup et quelques gouttes de pluie commencèrent à tomber. Le Roi voulut cependant continuer, il examina tout, et le bâtiment en construction du sommet duquel tous les ouvriers faisaient entendre un formidable hurra en agitant leurs casquettes et ce grand lac aux eaux calmes et bleues et la yole parvoisée qui se balançait mollement et enfin les magnifiques et mugissantes cas-



Ci-dessus, photo de la Famille royale et de Léopold I^{er}.

cares, tout fut détaillé et admiré. Cependant la pluie tombait fine et serrée et la famille royale se réfugia dans la maison du directeur des usines. On avait été cherché des voitures qui étaient bientôt arrivées, elles reconduisirent tout le monde au château où à peine rentré dans le salon M. d'Hoffschmidt vint avertir sa Majesté qu'elle était servie. Le Roi donna gracieusement le bras à Mme d'Hoffschmidt, fille de M. le baron de Steenhault, qui fut gouverneur de Luxembourg et dont le souvenir encore vivant dans tous les coeurs, M. d'Hoffschmidt conduisit la jeune princesse, le Comte de Flandre offrit le bras à Mme la Comtesse de Juvisy et l'on passa dans la salle à manger. Le Roi s'assit au milieu de la table ayant à sa droite la princesse et à sa gauche Mme d'Hoffschmidt, auprès de la princesse se trouvait le duc de Brabant, ayant près de lui Mme Mathelin et à gauche de Mme d'Hoffschmidt était assis le Comte de Flandre ayant près de lui Mme la Comtesse de Juvisy. En face du Roi était M. d'Hoffschmidt.

Les autres convives du royal festin étaient monsieur Tesch, l'honorable ministre de la Justice, le bourgmestre et le curé de Habay-la-Neuve, M. le Comte de Brey, ministre plénipotentiaire de Belgique à Francfort, M. Léopold de Mathein, l'un des agronomes les plus distingués de la Belgique et dont les efforts et les sacrifices

ont été récompensés ce matin même par le Roi qui lui a remis, avant de quitter Arlon, la croix de Léopold; M Verdeyne, chef du cabinet du ministre des affaires étrangères; MM Hollenfetz et Berger bourgmestres et président du tribunal de commerce d'Arlon, le commandant militaire de la province, colonel Bosch; M. le Comte de Juvisy et le fils de M. d'Hoffschmidt, en tout 26 personnes. Le déjeuner était magnifique et par une idée heureuse, les maîtres de maison avaient voulu que tout ce qui était offert au Roi fut produit dans le pays même.

Au bout d'une heure le Roi se leva et rentra dans le salon, puis l'ordre fut donné aux voitures d'avancer. M. d'Hoffschmidt exprima à sa majesté la profonde gratitude dont il était pénétré pour l'honneur qu'elle venait de faire à sa maison, et le Roi s'adressant à M^{me} d'Hoffschmidt la remercia à son tour de la charmante réception que lui et sa famille avaient trouvée chez elle, puis la journée s'avancant rapidement, il était une heure de l'après-midi, les illustres voyageurs montèrent dans leurs voitures qui les entraînent bientôt loin de tous les regards.



Même si cet article peut paraître a priori très anecdotique, il témoigne de la considération dont jouissait Constant d'Hoffschmidt à l'époque. Comme nous le verrons plus loin, celle-ci fut un des éléments qui contribuèrent à ce que Constant d'Hoffschmidt voulut à tout prix sauver la face quand les difficultés financières devinrent insurmontables. Dans un article du journal «L'Indépendant du Luxembourg» daté du 22 octobre 1851, et signé Z, le rédacteur se moque du style mais glisse aussi quelques remarques acerbes dont une qui semble mettre au jour les premiers soucis financiers de Constant d'Hoffschmidt : «Car aucuns malins, en lisant la description romanesque de cette habitation princière dans les colonnes de l'Indépendance et du Moniteur, ne manqueront pas de dire que notre Ministre des Affaires Etrangères pourrait bien être tant soit peu court dans ses finances, et qu'il veut bénéficier quelque peu sur son domaine du Pont d'Oye, par suite de la réclame exagérée des journaux officiels.». L'auteur critique ensuite la description pompeuse du château et de ses lacs dignes de ceux d'Ecosse !

La venue du Roi en province était un événement de taille et des citoyens de Habay s'étaient rendus à Arlon.

Le journal de Bruxelles du 12 octobre 1851, en dresse le compte-rendu de manière assez similaire à celui du journal officiel. Il y a quelques informations supplémentaires que nous vous livrons.

«A 10 heures les voitures du Roi sont entrées dans l'avenue qui conduit de la route d'Arlon au Pont d'Oye. Le Roi ainsi que la jeune princesse et les princes étaient accompagnés du général Prisse, de Mme de Montauclos, du comte de Briey et du docteur Carswell. Selon le désir que S.M. avait exprimé, aucune réception officielle n'a eu lieu, aucun discours n'a été prononcé. Les cris de Vive le Roi ! poussés par les habitants accourus sur le passage de la famille royale, ont été la seule manifestation qui annonçât l'approche des augustes voyageurs.

Sur les deux tours (du château) flottait le drapeau national. A la descente de voiture, le Roi, accompagné du duc de Brabant, furent reçus par M. et Mme d'Hoffschmidt et leur famille...

Arrivé sur la digue, on découvre, se déployant au pied de la forêt, une immense pièce d'eau, qui est plutôt un lac qu'un étang (Etang du Prince). A une certaine distance du bord se trouvait une charmante embarcation, voiles déployées, qui faisait un effet des plus agréables. Malheureusement, à cet instant, la pluie, qui devait jusqu'à la fin contrarier le voyage du Roi, se mit à tom-

ber avec une telle violence que l'on dût chercher un abri. Le Roi voulut bien entrer dans l'habitation du directeur-gérant des usines pour attendre l'arrivée des voitures.»

Le 10 janvier 1853 l'usine fut officiellement inaugurée, bénie par le prêtre et les ouvriers se rendirent en cortège à Habay-la-Neuve brandissant fièrement un drapeau improvisé à partir de la première feuille de papier qui était fraîchement sortie de l'usine. A l'époque la fabrication du papier se faisait encore à base de chiffon qu'il fallait récupérer un peu partout dans le pays, laver, traiter chimiquement et intégrer dans une pâte pour en tirer un papier de belle qualité et plus résistant à l'usure que les papiers ultérieurs à base de cellulose. Arrivés bruts les vêtements étaient débarasser de tout ce qui ne pouvait être associé à la pâte, c'était notamment le cas des boutons. Pour l'anecdote, certains Habaysiens qui trouvèrent pendant des années ces boutons sur le site, en conclurent erronément qu'il y avait là une fabrique de ... boutons.

Pour mieux connaître l'historique et l'évolution de la papeterie, nous disposons d'une source fiable qui fut publiée dans l'ouvrage d'Emile Tandel «Les Communes Luxembourgeoises» en 1890. Il s'agit d'un long article dû à la plume d'Edouard Antoine qui travailla à la papeterie de 1850 à 1884. La famille Antoine a joué un rôle non négligeable dans l'histoire de Habay. Le grand-père d'Edouard Antoine et ses deux frères étaient originaires de France, il sont arrivés au XVIII^e siècle à Habay et ont travaillé aux forges, l'un comme chef affineur à la Forge du Prince, l'autre à Bologne et le troisième à la Trapperie. Le père d'Edouard, Jean-Michel Antoine né en 1796 et dit forgeron en 1822 suivit les traces de son père et de ses oncles et fut lui aussi chef affineur mais au Châtelet, il passa ensuite à la forge du Prince puis dans d'autres usines de la province et du Grand-Duché jusqu'à l'âge de 45 ans. Edouard demeura à Habay et voulut se perfectionner sur place en apprenant un maximum de choses sur le travail du fer. Lorsque l'usine à fer cessa, Constant d'Hoffschmidt engagea Edouard Antoine à son service, il y demeura jusqu'à la fermeture soit une carrière de 33 années, travaillant ainsi à la construction des bâtiments puis à la fabrication du papier pour enfin s'attacher à la comptabilité et les



Ci-dessus, photo d'Edouard Antoine et de son épouse Marie Elisabeth Courtois. (Archives famille Maubacq)

finances. *«Edouard Antoine était employé à la papeterie en 1854, teneur de livre en 1857, comptable en 1882, receveur communal en 1890 et rentier en 1902. Il épousa à Habay-la-Neuve le 6 février 1854 Marie Elisabeth Courtois (1826-1881) la fille d'un boucher de Habay dont il eut plusieurs enfants dont Victor Auguste Antoine, directeur de papeterie à Bruges en 1902 et Louis Edmond Antoine, chef de fabrication de papeterie à Gastuche, près de Grez Doiceau (Source Luc Declaire historien du Marquisat du Pont d'Oye).*

Edouard Antoine est donc un témoin de première main qui nous retrace l'histoire de la papeterie et les techniques liées à la fabrication du papier.

En 1846, M. C. d'Hoffschmidt, alors représentant de l'arrondissement de Bastogne et ancien ministre des Travaux Publics, s'est rendu acquéreur de la propriété

La construction de l'usine : des transformations d'envergure qui assurèrent du travail à nombre d'artisans et d'entreprises de la région.

Dans les livres comptables des entrées de marchandises tenus par Edouard Antoine du 7/6/1851 au 9/12/1852 figurent de nombreuses factures dues à des fournisseurs de Habay et de la région. Ces renseignements scrupuleusement tenus dans la comptabilité de l'entreprise nous permettent de constater à quel point la papeterie du Pont d'Oye a généré de retombées économiques et d'emplois pour la région. Parmi les fournisseurs, voici un relevé de quelques noms et aussi des travaux exécutés. Nous nous attacherons surtout aux fermiers Humbert et fils qui ont transporté des tonnes de matériaux et aussi à Bastin plafonneur à Saint-Vincent qui a réalisé les plafonnages intérieurs et extérieurs car dans ses relevés figurent des métrés assez précis des surfaces plâtrées ou crépies avec un descriptif des différentes salles, descriptif qui nous permet de mieux connaître les différents ateliers de la papeterie.

- Talbot, tanneur à Habay-la-Neuve
- Bertrand, négociant à Châtelet près de Namur
- P. Piqueray menuisier à Habay-la-Neuve
- Société de la nouvelle Montagne à Verviers pour l'achat de zincs
- Grévisse et fils forgerons à Habay-la-Neuve pour réparation, montage de pompes...
- Humbert et fils fermiers au Pont d'Oye pour transport de 20 tombereaux de sable pris sur le territoire de Habay-la-Vieille et 35 pour scorie pour mortier + 19/11/1852, 250 tombereaux de décombres enlevés hors de la maison et provenant de la cour de derrière. Monsieur Humbert voyageait également des directeurs ou administrateurs de la papeterie (M. Plancke, Monsieur Pérignon, monsieur Lemaire de Liège). Ce même fermier a transporté des dizaines de tombereaux (terre forte, bois de charpente, rouille pour le filtre, briques, vieux bois, pierres pour la maçonnerie de la chaudière à vapeur, terre à mortier...)
- Martin Jean-Louis tailleur de pierres à Chantemelle pour des croisées cintrées, croisées carrées, portes cintrées, extérieures, porte intérieure cintrée, porte cintrée près du fourneau allant aux chaudières à vapeur, donnant sur l'étang.
- Jodot négociant à Grandcourt pour 116 m³ de pierre de taille

-Ed de Dorlodot, négociante à Charleroi pour des feuilles de verre à vitres

- Courtois, menuisier à Habay-la-Neuve
- Piqueray menuisier à Habay-la-Neuve pour bois pour atelier de blutage des chiffons, vestibule, salle de préparation (en chêne), magasin à chiffon plancher en sapin, salle de triage des chiffons, trappe pour le grenier, cloison des bureaux.
- Musquin, charpentier à Virton
- Duspeaux, charpentier à Habay-la-Vieille
- Jean Gobbi vitrier à Habay-la-Neuve
- Reding, ferblantier à Habay-la-Neuve (place de la machine à vapeur, atelier des machines à vapeur, descentes d'eau)
- Bernard maçon à Habay-la-Neuve : il a beaucoup travaillé à la construction : cage de la roue hydraulique, murs intérieurs avec fondation, mur de séparation entre le fourneau et la fabrique, égouts, cheminées, canal d'amont, murs et voûtes sous machine à vapeur... montant payé le 15 mai 1852 : 16.643 frs 49 cts.

- Jacminot propriétaire à Habay-la-Vieille (achat de planches)
- B van der Beck négociant à Anvers : barils de résine
- A. Dubras, marchand de bois à Uckange du bois de construction pour 4.712,90 frs
- Lambinet couvreur à Habay-la-Vieille
- Dabe Gilles, Habay-la-Neuve pour pavés
- Hobschette Robert Habay-la-Neuve pour pavés
- Fays et Didier Habay-la-Neuve pour pavés
- Bodeux peintre à Habay-la-Vieille (peintures de 7 portes)
- Goffinet à Houdemont pour la chaux...

En novembre 1851, le fermier Humbert a fait de très nombreux transports pour la démolition de la vieille forge du Pont d'Oye

- Antoine Michel négociant à Habay-la-Neuve : petits fers et une casserole
- Bastin plafonneur à Saint-Vincent : ici le détail de la facture est très intéressant car les métrages des pièces sont fournis ce qui permet une fois encore de se rendre

mieux compte de l'importance et du volume des bâtiments que l'on voit au loin sur la carte postale de 1856.

Plafonnage intérieur :

- magasin de papier 9,20 x 7,54
- Atelier de blanchiment : 7,45 x 7,90
- Atelier des cylindres : 12,77 x 7,54
- Portes
- Pallier des escaliers
- Dessous des escaliers 13,95 x 0,88
- Carrés des escaliers : 3,84 x 0,95
- Séparation du chiffon aux escaliers
- Commodités 6,18 x 1,73
- Carré d'une porte
- Salle de préparation 49,11 x 7,57
- 32 croisées et portes 48,64 x 0,42
- Séparation des bureaux 32,06 x 3,63



Crépissage à l'extérieur

- Atelier de la machine à papier 74,60 de pourtour x 4,16 de hauteur (les cotes suivantes sont du même ordre)
- Atelier de la machine à vapeur 36,58 x 3,35
- Atelier du blanchiment 13,63 x 1,93
- Atelier du blanchiment 2,84 x 1,15
- Atelier de la pile laveuse 25,40 x 3,95
- Atelier des cylindres 37 x 3,63
- Magasin à papiers 30,80 x 3,63
- Atelier de la salle de préparation et bureau 99,66 x 3,63
- Atelier du blutoir et magasin de chiffons blutés 47,49 x 2,15
- Atelier du triage des chiffons 84,30 x 2,15
- Fosse du manège de la petite machine à vapeur 13,47 x 1,18
- Façade des bâtiments donnant sur l'étang 17 de longueur sur 6,50 de hauteur
- Cage de la roue hydraulique côté de l'étang 14,83 x 4,75

Cage de la roue hydraulique du haut four 8,90 x 4,74
Intérieur de la cage de la roue 19,50 x 3,34

Couloir du blanchiment 18,50 x 9,50
Partie du bâtiment depuis la cage de la roue jusqu'à l'encognure de la partie faisant face à la rivière 50,15 x 10,60
Grande façade sur la rivière 42,97 x 10,20
Bâtiment des chaudières
7 Lieux d'aisances
Bassin au dessus des réservoirs et sous la toiture 10 x 1,20

Ce registre confirme au niveau de la chronologie que les travaux ont été débutés avant l'octroi de l'autorisation officielle et dans un autre registre, nous constatons aussi que dès 1851, l'usine achète des chiffons ce qui confirme également la mise en production avant l'autorisation de décembre 1852.



Ci-dessus trois portraits d'Edouard Antoine, jeune, à 34 ans et à la fin de sa vie (1 an avant sa mort), lorsqu'il était secrétaire communal de Habay-la-Neuve (Origine des photos Louis Maubacq)

du Pont d'Oye, forges comprises, et fit encore marcher le haut-fourneau de la Forge du Prince jusqu'en 1850. A partir de cette époque, l'industrie du fer au charbon de bois tomba complètement, sauf cependant quelques autres forges de notre province qui continuèrent encore quelques années à fabriquer ce que l'on appelait du «fer marchand» pour bandages de roues, essieux, charrues, etc. à l'usage de l'agriculture. Cette chute de la forgerie du fer au bois fut amenée par l'extension considérable de la fonte et du fer au coke.

M. d'Hoffschmidt, voyant ses anciennes forges et ses deux chutes d'eau sans emploi, s'informa partout, tant dans le pays qu'au dehors, et de divers côtés on lui répondit : fabriquez du papier. Voyant le chemin de fer du Luxembourg en construction, du bon chiffon sur place (ndlr le chiffon était alors la matière première principale; on n'avait ni pâte de bois, ni pâte de paille), de la belle eau de fabrication, deux chutes d'eau comme force motrice, M. d'Hoffschmidt fit démolir les anciennes forges et commencer la construction d'une grande papeterie mécanique.

Le 8 octobre 1851, après avoir assisté aux fêtes d'Arlon, Sa Majesté le Roi Léopold I^{er} accompagné de ses trois enfants, LL AA RR, le duc de Brabant, le comte de Flandre et la princesse Charlotte, fit à M. d'Hoffschmidt l'honneur d'une visite au Pont d'Oye. M. d'Hoffschmidt, alors ministre des Affaires Etrangères, reçut grandement le Roi. Pendant ce court séjour, la fa-

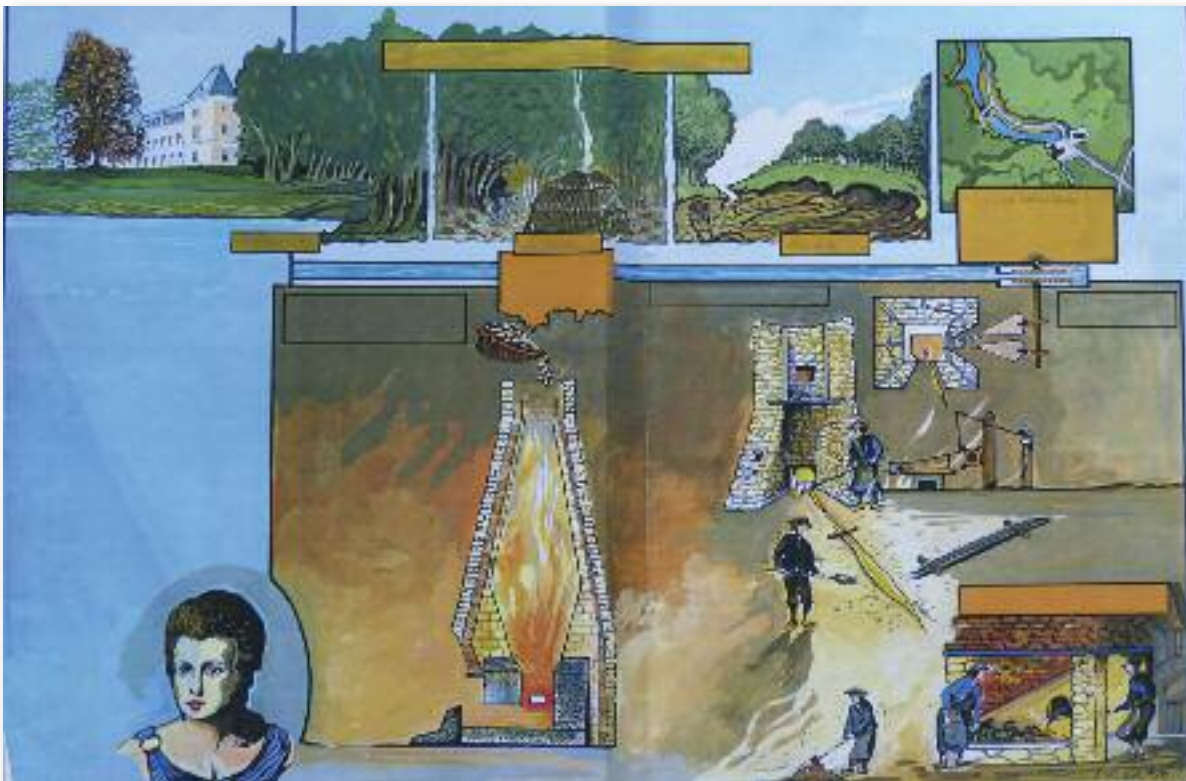
mille royale se rendit à la Forge du Prince, où Sa Majesté vit les travaux importants nécessités par la construction de la papeterie et fut saluée par les acclamations des nombreux ouvriers.

Le 10 janvier 1853, la papeterie fut inaugurée; cette cérémonie fut belle; il y eut bénédiction par le prêtre, comme pour les hauts-fourneaux, M. d'Hoffschmidt donna une petite fête aux ouvriers, qui, ce jour là même, se rendirent en cortège à Habay-la-Neuve, précédés d'un drapeau fait avec la première feuille de papier que l'on venait de fabriquer. A cette époque, le chiffre normal de production d'une papeterie à une machine à papier continu, ne dépassait guère mille kg de papier par 24 heures de travail, parce qu'alors on ne disposait que du chiffon comme matière textile propre à former le feutrage du papier. La papeterie du Pont d'Oye se maintint dans cette limite de production pour l'augmenter plus tard, de même que dans les usines semblables.

Au début, elle était munie d'une machine à vapeur horizontale de trente chevaux et d'une roue hydraulique en fer et fonte de même force; cette dernière avait cinq mètres de diamètre, trois mètres de largeur divisée en trois rangs d'augets et recevant l'eau par le dessus. Cette énorme roue du poids de 13.439 kg avait comme force motrice l'eau et la vapeur soit alternativement, soit simultanément, selon la quantité d'eau disponible en raison des périodes de pluie ou de sécheresse. Ces deux moteurs activaient quatre piles raffineuses marchant



Ci-dessus un des rares plans présentant le château et les forges du Pont d'Oye dressé le 5/12/1716 par l'arpenteur Jacques Perlat, nous y découvrons clairement les forges du Prince en amont et celles du Pont d'Oye en aval avec chacune leur grande retenue d'eau artificielle sur la Rulles, ainsi qu'une représentation du vieux château (AEA). Ci-dessous dessin touristique figurant le travail des usines du Pont d'Oye et la célèbre Marquise



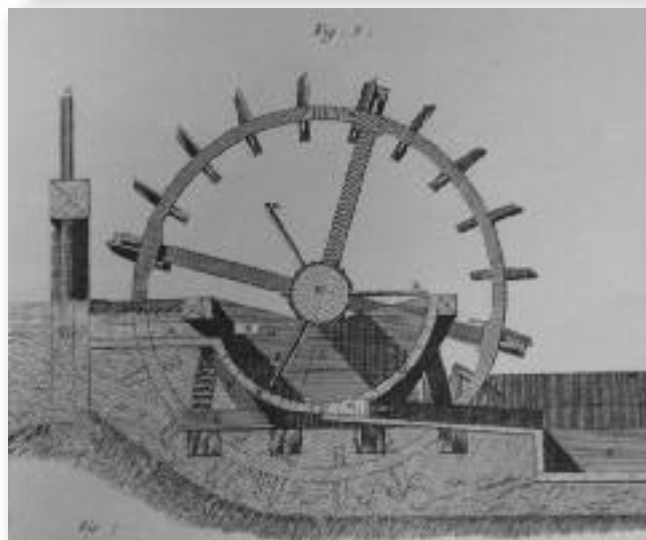
par engrenages, deux piles chloreuses, une énorme pompe à élever l'eau de fabrication, un blutoir à chiffons et deux satinoirs à papier. Une machine à vapeur de huit à dix chevaux servait de force motrice à la machine à papier. Il y avait deux chaudières à vapeur, une cheminée en tôle de vingt cinq mètres était placée à côté de celles-ci.

Le lessivage du chiffon se faisait par un jet de vapeur dans une chaudière fixe, et le premier blanchissement du chiffon en demi-pâte était fait au chlore gazeux produit par l'acide muriatique et le manganèse.

A la seconde chute d'eau, à l'ancienne forge du Pont d'Oye quatre piles effilocheuses ainsi que la pompe à élever l'eau de lavage étaient mues par une grande roue hydraulique de trois mètres de diamètre sur cinq mètres de largeur. Cette roue était en bois de chêne avec arbre en fer forgé.

Mentionnons que, pour former le personnel de son établissement, M. d'Hoffschmidt avait fait venir du dehors quelques ouvriers papetiers. Telle fut la papeterie du Pont d'Oye dans ses premières années d'existence. (voir plan page 18)

En 1857, cette grande usine fut cédée à la Société Anonyme de l'Union des Papeteries, laquelle société venait de se fonder avec l'apport fait par M. Demeurs-Decorte, de quatre grandes papeteries situées dans la province de Brabant, savoir : La Hulpe, Mont-Saint-Guibert (photo ci-dessous), Gistoux et Limal. M. d'Hoffschmidt accepta et remplit pendant plusieurs années les fonctions de président de ladite société. Quant à M. Demeurs Decorte, homme de métier, très compétent, il fut choisi comme directeur-gérant, fonction qu'il remplit avec activité et talent pendant dix-sept années jusqu'à sa mort. Ce fut vers 1861, époque où le manque de chiffon se fai-



Comme le montrent les documents ci-dessus, l'implantation des usines en bordure de rivière était recherchée afin de bénéficier de la force hydraulique. L'eau du barrage en amont se déversait avec plus ou moins de débit et donc de puissance actionnant en contre-bas une grande roue hydraulique à augets qui elle-même fournissait une force pour actionner marteaux, soufflets, ... de la forge.

Ci-dessus, une vue de la roue hydraulique de la forge de La-claireau (Jean-Claude Delhez : la sidérurgie gaumaise tome 1 avril 2005). Ces roues actionnèrent par la suite, les scieries, moulins à farine et papeterie... (Planche de l'Encyclopédie de Diderot)

sait sentir de plus en plus, que l'on commença à suppléer au défaut de cette matière par la pâte de bois et la pâte de paille, dont l'emploi s'accrut à tel point que maintenant certains papiers sont fabriqués avec très peu ou même point de chiffon.

De la moyenne de mille kgs de papier fabriqué en vingt-quatre heures de travail à son début, la papeterie du Pont d'Oye, au moyen des pâtes de bois et de paille mélangées avec le chiffon, suivit la marche ascendante des autres usines et en arriva à une production journalière de quatre mille kg de papier.

Pour se faire une idée de cette production, disons qu'en supposant le papier fabriqué au poids de cinquante grammes le mètre carré, ce qui est l'épaisseur moyenne des papiers de journaux, on couvrirait, par le travail d'un seul jour, une superficie de huit hectares, les feuilles étant placées l'une contre l'autre, sans superposition.

Pour en arriver à cette grande production de papier, la société avait dû renforcer graduellement les machines et appareils d'usine, remplacer les deux chaudières à vapeur par deux autres du double plus fortes, ainsi que la cheminée de vingt-cinq mètres par une autre cheminée également en tôle de trente-cinq mètres. (photo des cheminées ci-dessous). La première grosse machine à vapeur fut aussi remplacée par une machine verticale à deux cylindres beaucoup plus forte; puis, on lui substitua, après une dizaine d'années de marche de celle-ci, une machine horizontale d'une centaine de chevaux de force.

Aux deux roues hydrauliques existantes, une sous chaque chute d'eau, on ajouta une troisième qui activait la machine à papier continu dans de très bonnes conditions. Cette dernière roue était en bois et à augets avec arbre en fonte; elle avait cinq mètres de diamètre, un mètre de largeur, recevait l'eau aux deux tiers de sa hauteur et marchait par conséquent au rebours des deux autres roues.



Pendant la dernière période de la papeterie, après qu'on eut monté la machine à vapeur d'une centaine de chevaux de force, l'usine d'en bas fut fermée et son travail fut réuni et concentré à la grande fabrique d'en haut; ceci a eu lieu vers 1871.

Nous venons d'indiquer quelle était la nouvelle force motrice de la papeterie, force qui faisait mouvoir : 1 Un blutoir à chiffon; 2 une machine dite «briseuse» à nettoyer le chiffon pailleux; 3 deux chaudières rotatives à lessiver le chiffon; 4 une pile larveuse pour le chiffon lessivé; 5 une forte pompe centrifuge à élever l'eau de fabrication; 6 quatre piles effilocheuses marchant par courroies; 7 une pile à dissoudre les papiers cassés; 8 deux grandes piles chloreuses; 9 huit piles raffineuses marchant par courroies; 10 la machine à papier continu travaillant presque à deux mètres de largeur à laquelle on avait ajouté un nouveau et très gros cylindre sécheur; 11 quatre satinoirs à papier.

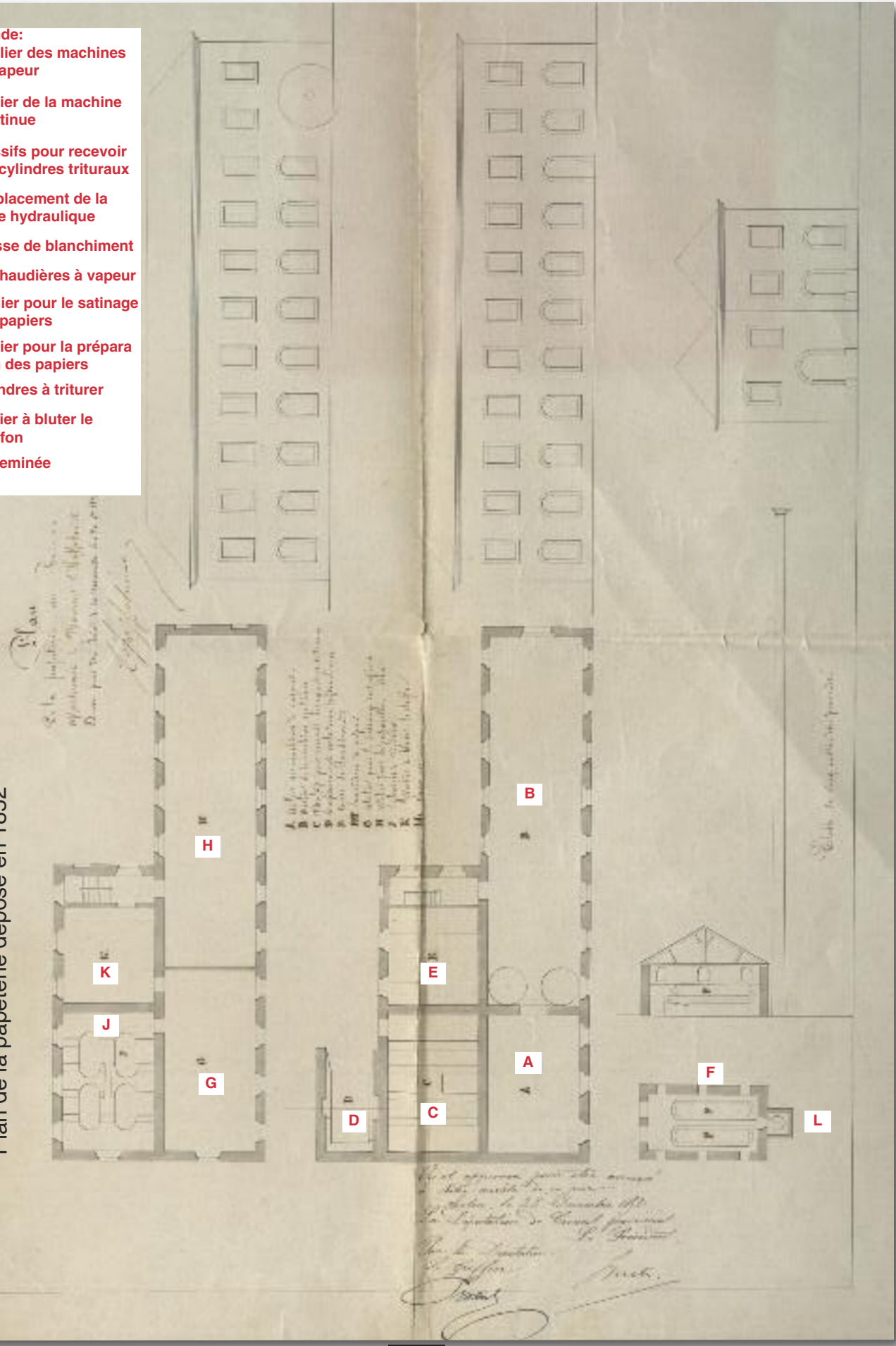
En 1866 on avait construit, en aval de la papeterie, sur son propre terrain, deux très grands bassins de décantation hors desquels on enlevait chaque année le dépôt. Ces deux grands réservoirs recevaient toute l'eau salie par la fabrication. (dessin ci-dessous, à l'avant des maisons, on voit le grand bassin de décantation dont il sera question plus loin)

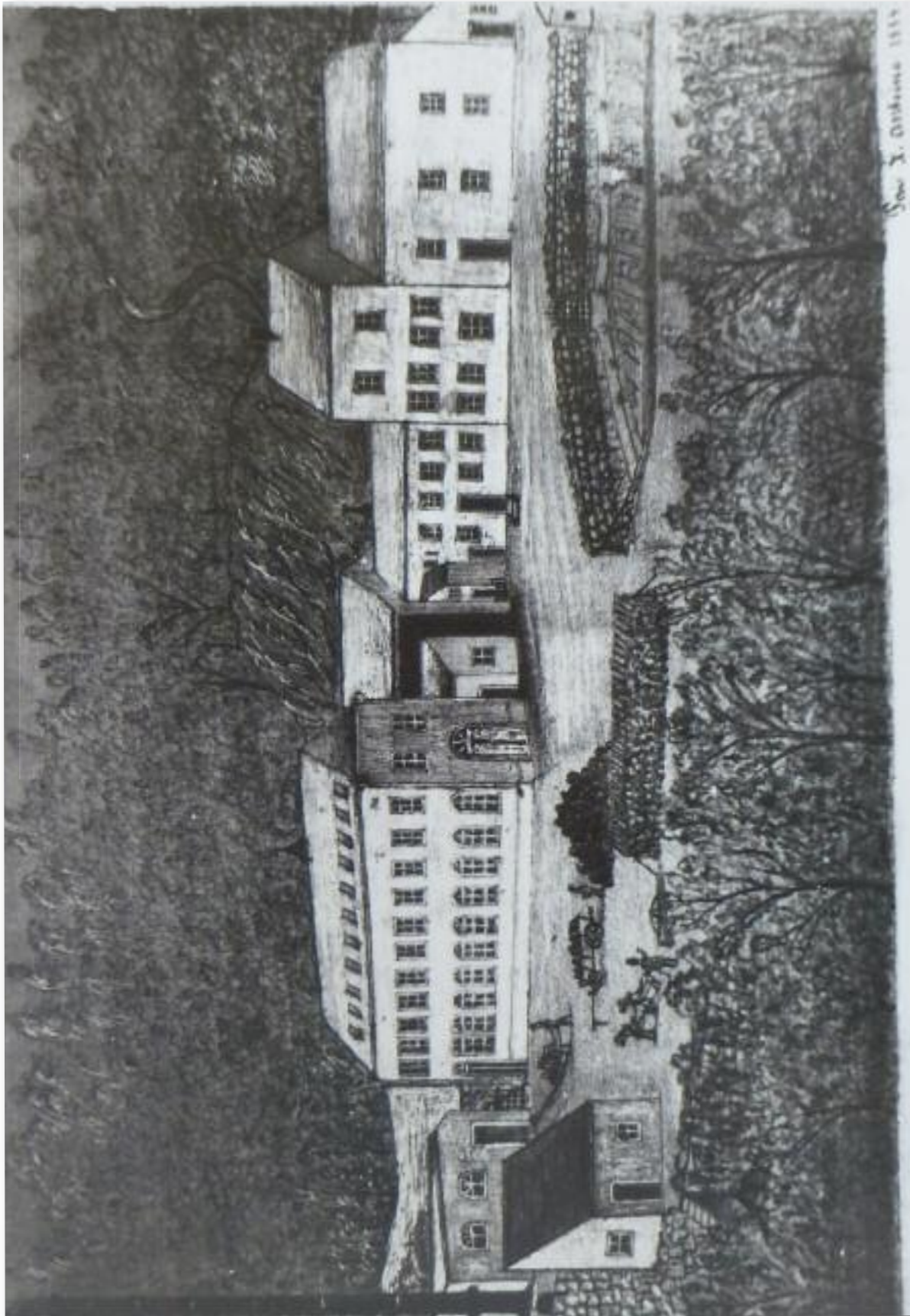
L'ensemble des bâtiments de l'usine construits en pierres bleues de Habay et couverts en ardoises était spacieux et développé; entre chaque étage, étaient placées des poutres et poutrelles en fer avec voussures en briques. Au rez-de-chaussée se trouvaient les chaudières à vapeur et à lessiver, les magasins à pâtes de chiffon, de bois et de paille, les caisses d'égouttage, la laverie de chiffon lessivé, les deux roues hydrauliques et la petite machine à



- Légende:**
- A. Atelier des machines à vapeur**
 - B Atelier de la machine continue**
 - C Massifs pour recevoir les cylindres trituraux**
 - D Emplacement de la roue hydraulique**
 - E Caisse de blanchiment**
 - FFF Chaudières à vapeur**
 - G Atelier pour le satinage des papiers**
 - H Atelier pour la préparation des papiers**
 - J Cylindres à triturer**
 - K Atelier à bluter le chiffon**
 - LL Cheminée**

Plan de la papeterie déposé en 1852





Ci-dessus, un document exceptionnel, un dessin de la papeterie réalisé par Edouard Antoine en 1854. Il s'agit d'une représentation assez réaliste et l'on peut comparer par ex le dessin du bâtiment principal avec le plan page ci-contre déposé en 1852 par Constant d'Hoffschmidt lorsqu'il adresse sa demande pour transformer les usines à fer en papeterie. (AEA Farde Usines et Ateliers)

vapeur, la pompe centrifuge ainsi que la machine à papier continu. A l'étage, il y avait la grosse machine à vapeur, les ateliers des chloreuses, des piles effilocheuses et raffineuses, des magasins à pâtes, la collerie et la grande salle d'apprêt et d'emballage des papiers avec ses quatre satinoirs ou cylindres servant à glacer le papier. A l'étage supérieur, étaient les magasins à chiffons, les machines à nettoyer ces derniers, les réservoirs d'eau de fabrication, puis le grand atelier du triage et coupage du chiffon, où travaillaient jusqu'à sept heures du soir une soixantaine de femmes, sous la surveillance d'un chef d'atelier.

La forge du maréchal, la menuiserie, les magasins de produits chimiques et autres, les habitations et bureaux étaient détachés du groupe des bâtiments de la papeterie. Pour l'entretien des machines et appareils, il se trouvait à l'usine un bon ouvrier forgeron ajusteur avec son aide, son atelier était bien outillé. Il y avait en outre de deux à quatre menuisiers occupés aux réparations et au renouvellement de pièces quelconques, puis principalement à la confection des châssis et caisses d'emballage à papier. Un gazomètre installé dans la cour de l'usine fournissait un bel et bon éclairage dans tous les ateliers ainsi qu'aux habitations du directeur et des employés, de même que dans les bureaux.

Parlons maintenant d'un événement qui faillit arrêter le travail de cette usine et peut être la détruire. Le 7 novembre 1864, vers trois heures après midi, on entendit une détonation semblable à celle d'un coup de canon; au bout de quelques minutes le feu sortait de toutes parts des grands magasins détachés des bâtiments de l'usine. Le danger était imminent, car un vent violent et sec lançait du feu partout. Voici ce qui était arrivé. Dans une place réservée, au rez-de-chaussée de ces bâtiments, était placée une cuve en fonte chauffée à feu direct et servant à dissoudre la résine; l'ouvrier chargé de cette opération, quoique bien au courant de sa besogne, avait trop activé son feu. Voyant la résine en ébullition monter trop fort, il crut devoir retirer vivement le feu hors du foyer, mais il était trop tard, la cuve débordait en même temps et toute la partie de cent kilogrammes de résine liquide s'enflamma; alors la matière en feu fut projetée avec une telle violence qu'elle brisa tout ce qui la contenait et mit instantanément le feu dans les diverses parties du bâtiment. On arrêta immédiatement tout le travail de l'usine et comme on avait heureusement sur place une bonne pompe à incendie, on parvint,

non sans de grands efforts, à faire la part du feu.

Toute la rangée de magasins et leur contenu furent détruits, le feu fut coupé contre le haut bâtiment des bureaux. L'usine resta intacte parce qu'on avait eu soin de prime abord, d'abattre la passerelle qui la reliait à l'atelier incendié. Chose extraordinaire, l'ouvrier en question ainsi que son aide qui se trouvait également là au moment de l'explosion, échappèrent heureusement à ce grave danger sans autre dommage que de fortes brûlures à la figure et aux mains.

Le tout était assuré, le contrat d'assurance constatait l'existence du foyer en question. Les bâtiments furent détruits ainsi qu'une forte quantité de chiffons, de papiers fabriqués, de produits chimiques divers, plus la résine, des couleurs etc. Après une longue expertise éclairée par la bonne tenue des livres de magasin, on constata une perte de septante cinq mille francs; somme que la compagnie d'assurance paya intégralement à la société de l'Union des Papeteries. L'usine ne fut arrêtée que quelques jours, le temps de faire arriver les matières nécessaires.

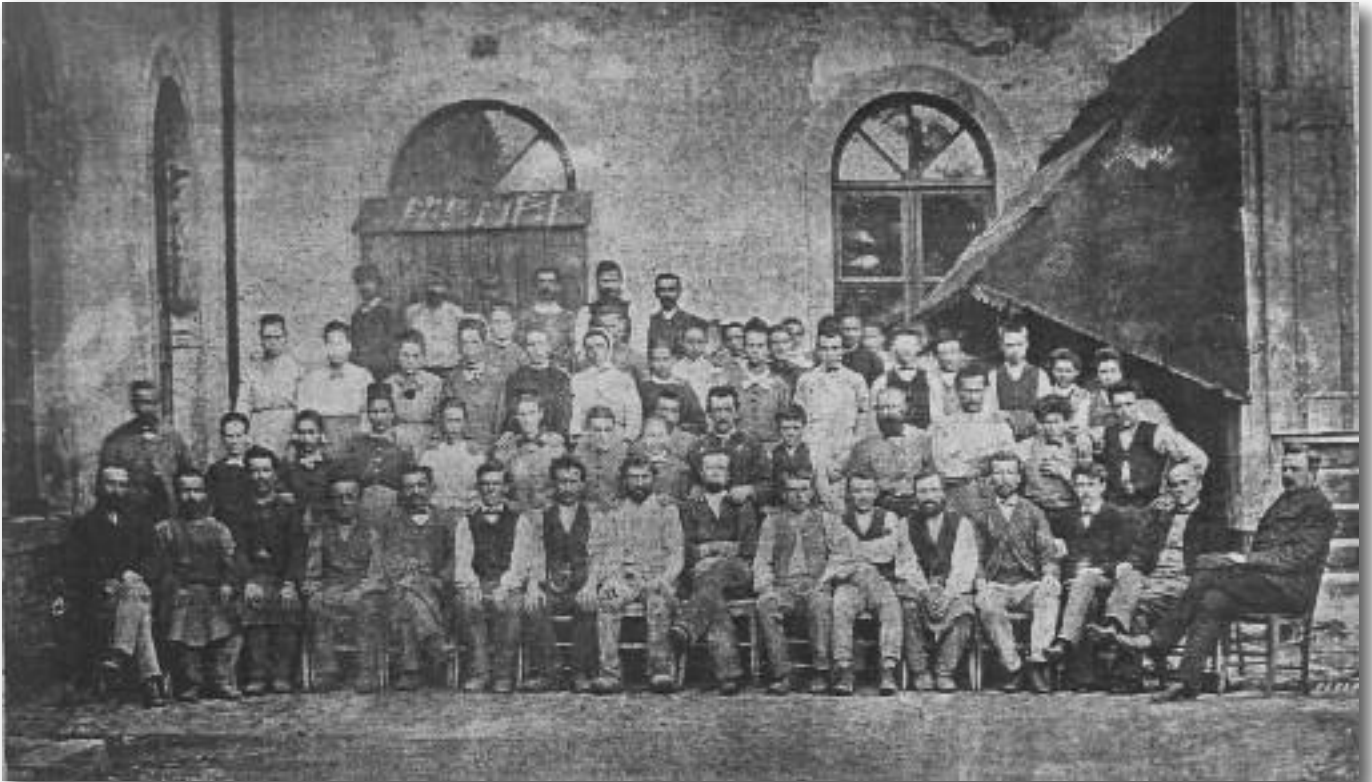
Pendant les premières années de marche de la papeterie, on y fabriquait généralement les papiers d'impression et d'écriture ordinaires, les papiers de couleur et les rouleaux pour tenture. On en améliora de plus en plus la fabrication et on en arriva à ne plus guère fabriquer que les papiers d'écriture, à registres et à lettres, tous de belle et bonne qualité.

De tous les temps, les papiers du Pont d'Oye ont eu des destinations diverses: la Belgique et l'exportation dans toutes les directions, même jusqu'aux Indes anglaises; ceci notamment durant la période de 1858 à 1870.

La papeterie occupait jusqu'à deux cents ouvriers : hommes, femmes et jeunes gens de douze à quinze ans, à peu près moitié de chaque sexe. Le travail était payé soit à la tâche, soit à la journée, selon le genre d'ouvrage à exécuter. La journée ou nuit consistait en douze heures de travail, sauf le temps des deux repas faits à l'usine; elle était rétribuée par le salaire suivant : pour les hommes de deux francs jusqu'à cinq francs suivant le genre de travail; pour les femmes 75 centimes à 1fr 50 suivant capacité; pour les jeunes gens, de 60 à 75 centimes. Les femmes ne travaillaient jamais que le jour jusqu'à sept heures. L'usine marchait nuit et jour, ex-



Ci-dessus, diverses vues des ruines d'une partie des bâtiments et habitations tels qu'ils se présentaient encore au début du siècle. Comparé au dessin d'Edouard Antoine, on constate une fois de plus la précision de son croquis qui respecte les proportions des bâtiments et le nombre de fenêtres et portes de chaque immeuble.



Ci-dessus, photo exceptionnelle où l'on voit une partie des ouvriers de la papeterie photographiés dans les années 1870, à droite, assis à l'avant-dernière place on reconnaît Edouard Antoine et probablement à côté de lui un des directeurs. Parmi les ouvriers photographiés se trouvaient de nombreux Habaysiens, provenant en partie du quartier ouvrier de la Rigole. C'est en souvenir de Constant d'Hoffschmidt que l'on débaptisa la rue des Préyès en rue d'Hoffschmidt au début du XX^e siècle

cepté les dimanches et fêtes de six heures du matin à six heures du soir. Une caisse de secours était établie en faveur des ouvriers et ouvrières de l'établissement. En cas de maladie ou blessures reçues à la papeterie, les visites du médecin et les médicaments leur étaient fournis gratuitement. De plus, il leur était alloué une indemnité de tant par jour pendant leur indisposition, indemnité représentant la moitié de leur salaire respectif.

Pour alimenter cette caisse, on retenait aux ouvriers et ouvrières de un à deux et demi pour cent sur leur salaire suivant la situation de la caisse du moment; l'usine ajoutait toujours l'équivalent de la moitié de la retenue faite. Le produit des amendes infligées aux ouvriers et ouvrières était versé également dans cette caisse. Les jeunes gens de douze à quinze ans, peu stables à l'usine, ne participaient point à cette institution.

Nous avons parlé de la production considérable de papier dans toutes les fabriques lors des dernières années de la marche de celle du Pont d'Oye. La société de l'Union des Papeteries avait, comme nous l'avons dit, d'autres grandes fabriques en pleine activité dans le centre du pays. Dans ces conditions, trouvant le Pont

d'Oye trop éloigné de ses autres établissements, ce qui lui causait un surcroît de frais de transport et des frais de déplacements de tous genres, elle prit la décision de fermer la papeterie du Pont d'Oye. Le 7 mai 1884, on y fabriqua la dernière feuille de papier; elle avait marché sans interruption depuis son origine.

La chute de cette grande usine fut une perte considérable pour la classe ouvrière et par conséquent aussi pour le petit commerce des villages voisins. Un très grand avantage dont profitaient la plupart des ouvriers de la papeterie consistait en ce qu'ils y travaillaient et vivaient en famille, le père avec ses enfants, ou bien frères et soeurs, les repas à l'usine se prenaient en commun et chacun rentrait chez soi la journée ou la nuit terminée. En profitant d'un jour de chômage à l'usine ou en prenant une ou deux heures de leur repos du jour, ces ouvriers pouvaient cultiver leur champ de pommes de terre ou faire tout autre besogne utile à leur famille. Maintenant presque tous ont dû quitter leur village pour aller au loin travailler dans les hauts-fourneaux au coke, dans les mines de fer ou autre part, ce qui leur est pénible, vu leur longue habitude du travail de la papeterie; ils ont en outre à supporter des frais de tous

genres : voyages, logement et autres. Quant aux ouvrières, beaucoup ont dû quitter leur famille pour aller se caser comme domestiques dans les villes.

La main d'œuvre payée aux ouvriers et employés avait atteint annuellement un maximum de cent mille francs, répartis à peu près comme suit : 50.000 francs pour Habay-la-Neuve, 50.000 francs pour Nobressart et Heinstert.

Annuellement 7.500 francs environ étaient payés pour le transport par chariots de l'usine à la gare de Habay, aller et retour, soit un mouvement annuel d'environ cinq millions de kilogrammes dans lequel chiffre comptait pour une forte part la houille venant du bassin de Charleroi. Ce transport entre l'usine et la station de Habay, distance de cinq kilomètres environ, était fait de la manière suivante : les cinq gros chariots employés à cet usage appartenaient à l'usine qui les entretenait à ses frais, cette dernière fournissait aussi les bâches et la main d'œuvre de chargement et déchargement des chariots. Quant aux autres frais, c'est-à-dire la traction, elle était payée au prix de un franc cinquante centimes par mille kilogrammes de marchandises transportées soit aller, soit retour. Un cultivateur de Habay-la-Neuve, précédemment fermier au Pont d'Oye, à qui appartenaient chevaux et domestiques, avait cette entreprise.

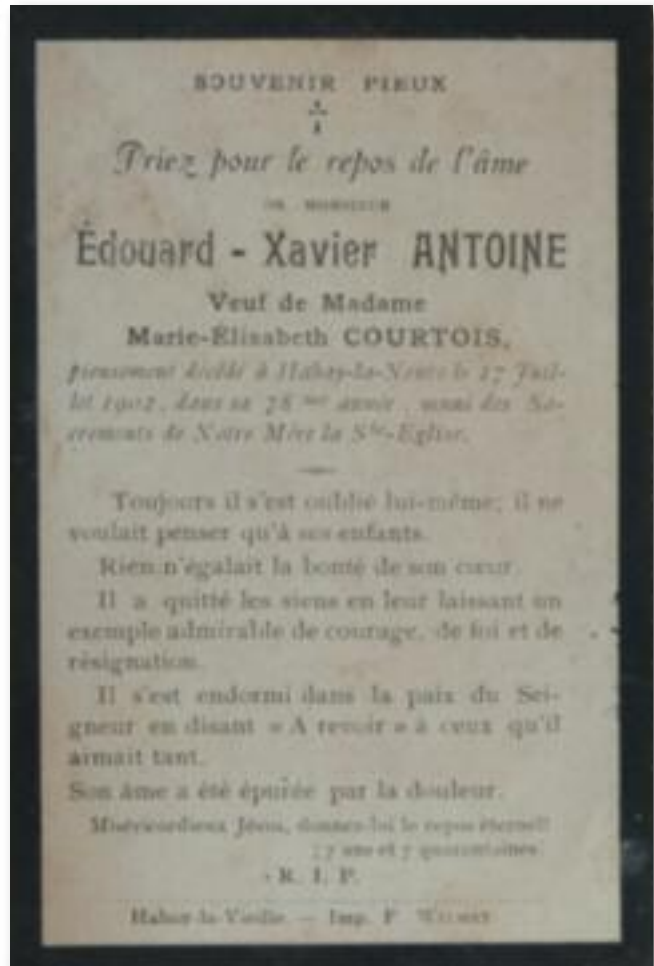
Ajoutons une dépense annuelle de 10.000 francs environ pour achat de planches en bois blanc pour l'emballage des papiers, pour d'autres bois d'ouvrages, fers, moellons et pour l'entretien des cinq gros chariots, nous arrivons à un total annuel de 117.500 francs environ payés dans les trois villages voisins.

La papeterie achetait annuellement au comptant, par petites parties, aux marchands ambulants de notre province, environ 300.000 kg de chiffons, hors desquels étaient revendus environ 25.000 kgs de chiffon de laine pour d'autres industries. On constate par ces différents chiffres les avantages que procurait l'usine aux villageois et à quel point elle a dû y développer le bien être des classes laborieuses.

La papeterie du Pont d'Oye inaugurée le 10 janvier 1853, a eu trente et une années d'existence; pendant ce temps, elle a été une source de prospérité constante pour les trois villages voisins et les environs. C'est à l'honorable et regretté M. C. d'Hoffschmidt que l'on devait

l'érection de cette grande usine; les braves ouvriers et leurs familles ne l'oublieront jamais.

Habay-la-Neuve, le 26 février 1890.
Signé Edouard Antoine.



La lecture de cet excellent historique nous permet de mieux connaître cette papeterie totalement oubliée de nos jours. Edouard Antoine nous fournit non seulement une description des bâtiments (nous avons retrouvé aussi un croquis de sa main que nous publions), de l'outillage et des machines, des corps de métier, des techniques utilisées mais aussi de l'importance économique de cette entreprise pour le village et la région. Nous pouvons ainsi comparer l'impact de la papeterie du Pont d'Oye en matière d'emploi, de développement économique avec celle de l'actuelle papeterie des Ardennes à Harnoncourt qui fournit à la fois du travail direct à ses employés et ouvriers internes mais aussi à bien des entreprises de la région. Comme la papeterie du Pont d'Oye, la Cellulose des Ardennes, entraîne un important

Portrait d'Edouard Antoine : un directeur consciencieux, capable de se battre comme un... chiffonnier dans l'intérêt de son usine.

Parmi les archives conservées dans la famille Maubacq, figure un registre de correspondance et de bons de commande débuté en mars 1873 et terminé le 14 décembre 1881 qui permet de suivre au jour le jour, les entrées, ventes de marchandises, petits problèmes survenus à l'usine... Ce registre



tenu de la main d'Edouard Antoine fourmille de renseignements et informations sur les quantités et le type de marchandises entrant et sortant de la papeterie à cette période mais il témoigne surtout de la qualité de la tenue des comptes, de la méticulosité avec laquelle Edouard Antoine suit la comptabilité, réclame les impayés, règle rapidement ses fournisseurs, rédige ses courriers et gère en bon père de famille selon l'expression consacrée à l'époque. Malheureusement ces feuillets qui sont en fait des doubles reproduits vraisemblablement par feuilles carbone sont parfois devenus illisibles avec le temps ou difficilement déchiffrables pour certaines lignes. Comparés aux autres informations glanées dans les archives d'Arlon et les journaux d'époque, les renseignements présents dans ce registre confirment à la fois l'importance économique de la papeterie du Pont d'Oye et son rayonnement sur toute la région, ils éclairent aussi sur les difficultés d'approvisionnement en chiffons, sur la hausse des prix, sur la nécessité de trouver de nouveaux fournisseurs...

Voici quelques extraits qui complètent de manière intéressante ce que nous connaissons de cette papeterie.

1. Les techniques de fabrication et les machines.

Le 12 avril 1873 : M. Antoine s'adresse au directeur Demeurs pour lui confirmer que le jour de Pâques, l'usine a été mise à l'arrêt et a repris à minuit. Il a expédié 1685 kg de papier pour la Voix du Luxembourg à Arlon à 94 centimes soit un montant de 1536,40 cent. La pâte de paille qui arrive à l'usine est de bonne qualité.

Le 14 avril 1873 : M. Antoine signale à M. Demeurs que la commande de papier au format 94 x 74 est fabriquée mais que le satinage sur ce grand format «n'ira pas aussi vite que nous l'espérons à cause que nous n'avons place sur les tables de satinage que pour 3 jeux de platine à la fois, toutefois nous allons tacher d'activer ce travail le plus possible en satinant en même temps un autre format.» M. Antoine espère aussi qu'un important client M. Falk fournira des ordres d'expédition à cause du manque de place dans les magasins.

16 avril 1873 : M. Antoine informe M. Demeurs qu'il a fallu changer une toile et que l'on a pas pu faire autant de papier que la précédente à cause d'un accroc reçu après un ou deux jours de marche. «Un bac effilocheur déverse déjà la demi-pâte dans les caisses d'égoutage, on est occupé à réaliser deux autres bacs. Les imprimeurs d'Arlon continuent toujours à s'approvisionner ici pour leurs journaux» (Dans ce registre on retrouve très souvent les noms de Poncin et Bourger imprimeurs à Arlon)

14 mai 1873 : M. Antoine signale à M. Demeurs que la deuxième chaudière marchant bien, le travail général de l'usine ne pourra qu'être amélioré, vapeur plus sèche, plus régulière, quant à la consommation du charbon en rapport avec le % de papier produit, nous verrons mieux ce qu'il en sera lorsqu'on reprendra la fabrication des papiers d'épaisseur ordinaire et que tout sera sur la vapeur, deux bacs marchant à l'eau, toutefois ils est à prévoir qu'il y aura également du mieux dans le % de charbon consommé.

16 mai 1873 à M. Demeurs

Il y aurait lieu de réclamer à Rhisnes sur la chaux qui laisse beaucoup à désirer, les derniers envois contenaient plus ou moins de charbon ce qui ne peut que nuire à la propreté des opérations quoiqu'on fasse, le dernier wagon n°1220 est plus propre mais il reste trop de (?) avec beaucoup de gros morceaux, qui ne se dissolvent point. On essaiera aujourd'hui avec moitié blanc d'albâtre et moitié de (?) les deux autres essais sur cette matière suivront.

21 mai 1873 à M. Demeurs

M. Antoine demande que l'on stoppe l'envoi de chiffon car problème de stockage. Il indique «La marche des deux chaudières continue à être satisfaisante à tous points de vue, consommation de charbon également. Les essais avec le blanc d'albâtre sont peu concluants car cette matière laisse un dépôt qui se fait sur le sablier et autres appareils de la machine à papier. Dépôt qui est le double par rapport à l'autre produit.

8 juillet 1873 à Monsieur Humbert fermier au Pont d'Oye et voiturier pour l'usine.

«Dimanche dernier, j'ai remarqué sur la route à Habay, 2 voitures chargées de charbon ce qui ne doit pas exister, veuillez donc je vous prie prendre bonne note que

toutes marchandises quelconques ne peuvent séjourner à Habay, aussitôt le chargement fait à la station, venir directement à l'usine.

2 Les chiffons, une matière première sujette à la spéculation et dont la qualité doit être surveillée.

14 juillet 1873

M. Antoine rappelle à un fournisseur de chiffons de mieux trier ses marchandises : «dans deux balles de coton nous trouvons 22kg de rognures de toutes sortes qu'à l'avenir il faudra mettre aux demi-laines autrement nous devons changer les prix. En outre nous trouvons encore 7kg de demi-laine dans les gris». Monsieur Antoine surveille aussi le taux d'humidité des chiffons livrés, s'ils ne sont pas assez secs, le poids ne correspond pas aux marchandises attendues et la papeterie paie cher pour de l'eau qu'il faut éliminer. Le 20 août suivant il rappelle également à M. Delperdange de Bastogne que la fourniture des chiffons doit être mieux triée, si les déchets dépassent 5% du poids alors la papeterie ne paiera que 5 frs les 100kg de chiffons.

21 avril 1873. Echange avec M. Demeurs.

A partir de cette date, nous voyons que les prix des chiffons fluctuent ce qui pose problème puisque le coût irrégulier de ces matières premières nuisent à la vente du papier. Le chiffon de qualité se fait rare et les fournisseurs demandent à être mieux rémunérés. Certains, comme un marchand d'Arlon en profitent pour stocker, attendre et revendre plus cher et même à psurfer sur l'inflation pour privilégier la vente vers la France plutôt que de fournir la papeterie. Il s'en suivra un bras de fer entre lui et la papeterie du Pont d'Oye, monsieur Antoine essaiera de ne pas perdre les fournisseurs luxembourgeois, ils les contactera tous séparément, leur expliquera la situation et les assurera de maintenir des commandes dans le temps.

Il se tournera aussi en parallèle vers des fournisseurs plus éloignés soit hors province en Belgique mais aussi au Grand-Duché. De ce fait nous retrouvons Gaspar Israel d'Ettebruck, François Didier à Dinant, Joseph Delogne à St-Hubert, Mouton à Leignon près de Ciney, Hanin Gilles à Marche...

Dans ce courrier, M. Antoine signale à M. Demeurs que si l'on doit annoncer une diminution du prix des chiffons aux fournisseurs habituels, il y a lieu d'être prudents. «Nous croyons qu'il y aurait lieu de l'appliquer sur ceux de notre province que nous payons annuellement de 27 à 29 frs pour 100kg ici à l'usine ou à la station de Habay. Voici la bonne moyenne de la composition de ces chiffons dont nous

achetons annuellement de 200 à 250.000 kg : chiffons, papiers gris, balle et demi-laine, 2/3 de pâte demi-dure, tricots, poussières, draps. Comme vous le savez, le chiffon de nos Ardennes vaut sur la qualité, au moins 2frs/% au plus que celui des villes, voyez donc s'il y a lieu d'annoncer une baisse à nos petits marchands en les prévenant une huitaine de jours à l'avance comme nous le faisons toujours pour leur donner le temps d'écouler ce qu'ils ont acheté au prix actuel. Il faut bien avant de changer le prix se rendre compte de ce qu'ils peuvent obtenir de leurs chiffons à Andenne, Namur et Huy». Conseil avisé car M. Antoine cherche ici à sécuriser sa filière de matière première.

Le 26 décembre 1873 M. Antoine renseigne le prix des chiffons à cette date : 44 frs pour les blancs, 36 francs pour les gris, 25 frs pour les cotons couleur, 12frs50 pour la demi-laine. Ces prix augmenteront les années suivantes. M. Antoine trouve de nouveaux fournisseurs comme Denoncin Emerique à Merny près de Paliseul, M. Brasseur à Waha.

Le 3 avril 1874, M. Israel d'Ettebruck réclame 47 frs pour les chiffons blancs et 24 pour les bleus. M. Antoine ne cède pas et n'offre que 46 et 23 francs.

Le 27 mai 1874, M. Antoine informe tous les marchands de chiffons de la Province que les chiffons sont baissés de 2 frs au 100 k à partir du 5 juin.

Dans ce registre, nous trouvons également des courriers adressés à la station de Habay afin que le chemin de fer applique des ristournes pour les tonnages mis en transport par voie ferrée.

Pour avril, mai, juin 1873 : 105.955 kg de papier expédiés à Bruxelles et de même 8.500 kg de chiffons.

Octobre, novembre et décembre 1873 : 62.276 kg de papier pour Bruxelles et 5000 kg de chiffons

Janvier, février et mars 1874 : 42.686 kg de papier pour Bruxelles et 7500 kg de chiffons.

Ci-dessous photos des registres de la papeterie.



charroi de camions, semblable, toutes proportions gardées, à ces chariots bâchés qui traversaient quotidiennement Habay pour exporter leurs marchandises via la gare. A ce niveau, nous disposons d'une source intéressante qui nous permet de quantifier l'importance des marchandises qui transitaient par la gare, mais avant d'examiner cela, nous voyons aussi dans le récit d'Edouard Antoine que deux importantes cuves de décantation ont été construites afin d'éviter que les matières polluantes ne viennent se jeter directement dans la rivière.

Edouard Antoine, terminera sa carrière en étant receveur communal à Habay, il décédera le 17 juillet 1902.

Il existe d'autres documents qui nous fournissent des informations sur la papeterie. Un des plus intéressants est un article paru dans le journal l'Avenir du Luxembourg le 4/11/1937, signé de la plume de Joseph Remich qui publie à cette époque des renseignements retrouvés dans un ancien manuscrit.

«En cherchant récemment un manuscrit derrière une rangée de ma bibliothèque, je découvris un cahier jauni, portant sur la couverture le millésime 1883. Je l'ouvris. Il débutait par des considérations hydrographiques et sylvicoles sur la forêt d'Anlier et finissait par des notes sur la papeterie du Pont d'Oye. Je me suis souvenu alors d'un voyage au Pont d'Oye charmante thébàide dans la forêt pleine de mystérieuses légendes, pleine aussi de souvenirs d'anciennes industries abandonnées.

La silencieuse retraite avait repris une nouvelle vie industrielle. Comme autrefois au temps des forges, les sentiers et les chemins étaient piétinés matin et soir non plus par des ouvriers de l'industrie du fer et du charbon de bois mais par un personnel surtout composé de jeunes filles venues de Habay et d'autres villages environnants. Ouvriers et ouvrières gagnaient de bonnes journées en manipulant du papier blanc et frais ou des matières qui servaient à le fabriquer. L'importante papeterie, installée dans la sauvage vallée des Rulles, était mue par les eaux des vastes étangs.

Deux instituteurs primaires en vacances, n'ayant ensemble pas quarante ans, le futur abbé Emile Peiffer et le soussigné, venus du pays de la Sûre, en cette journée de septembre, avaient traversé en zigzag la forêt d'An-



Ci-dessus, un apprêteur ou lisse installé sur machine à papier comme il en existait à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle. Ci-contre une pile à maillets, pour traiter les chiffons et obtenir une pâte. On ajoutera à cette pâte une colle issue le plus souvent de gélatine animale afin de structurer la pâte et éviter un éfilochage. Page suivante échantillon de papier de la papeterie n°6 pour enveloppes et lettres (Archives famille Maubacq)

lier. Une boussole les guida vers le Pont d'Oye. Leur but était de s'instruire afin de pouvoir mieux enseigner aux enfants qui leur étaient confiés, tout ce qui intéresse le Luxembourg.

Ils avaient résolu d'aller visiter l'intéressante papeterie. L'ami Emile connaissait le contre-maitre. Justement nous le rencontrâmes à l'entrée de la fabrique comme s'il nous attendait à cette minute. Il nous reçut aimablement et la visite commença aussitôt. Voici une remise de chiffons où les chiffonniers de la contrée déchargent des sacs de chiffons, matière première sordide et misérable.

Dans une autre remise, les chiffons étaient purifiés et lavés à grandes eaux. Après cette opération, ils dégageaient une odeur de fraîcheur qu'ils n'avaient certainement pas auparavant. Plus loin, nous vîmes une grande cuve contenant des chiffons inondés. Ces chiffons devaient pourrir à moitié pour se ramollir; puis ils étaient mis dans des caisses où ils étaient soumis à l'action de lourds maillets manoeuvrés par une chute d'eau. Ces pauvres chiffons étaient ainsi torturés jusqu'à ce qu'ils fussent réduits en une pâte plus ou moins fine et assez malpropre encore. Après quoi, dans un autre local, on les blanchissait au chlore. On lavait soigneusement cette pâte et on la travaillait de nouveau dans une cuve,



onéreux. Les hauts-fourneaux au coke détronèrent les vieux fourneaux au charbon de bois. C'est la rançon du progrès».

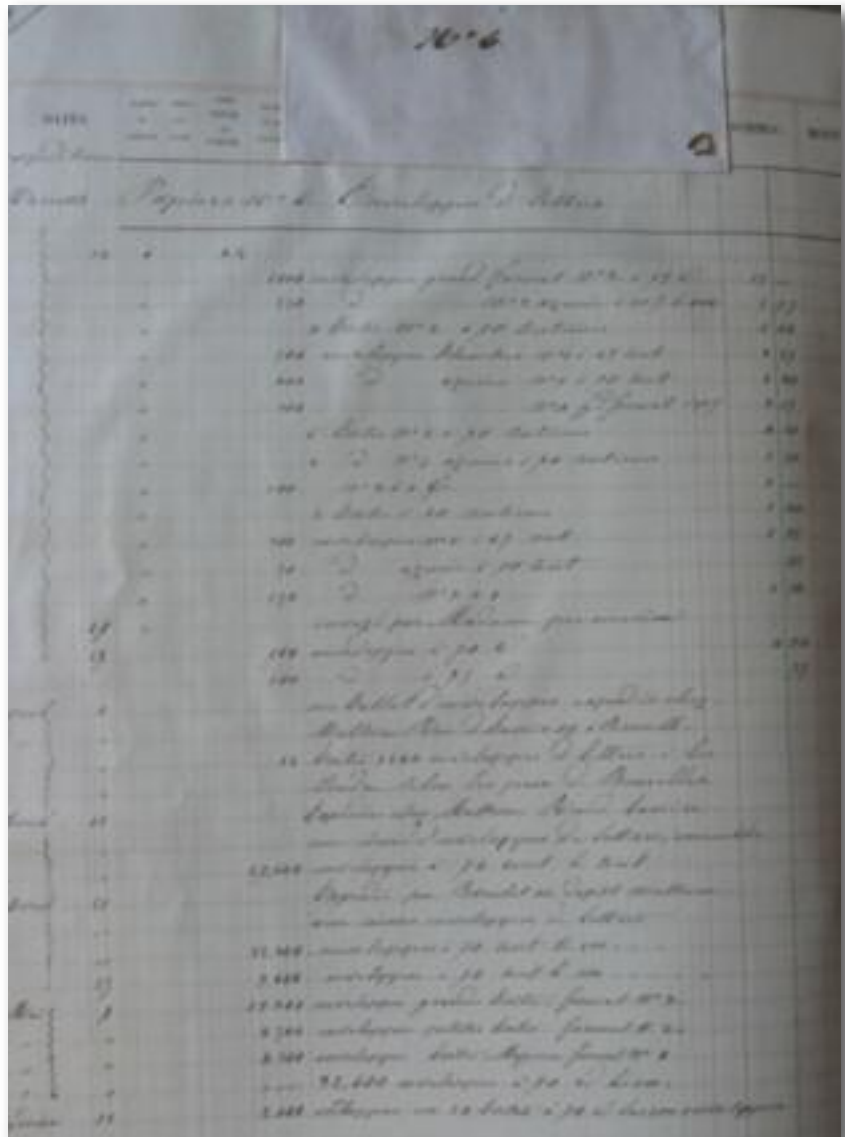
Cette description des étapes de travail est assez précise et fidèle, sur internet vous trouverez de nombreux sites qui vous expliquent en détail les étapes de fabrication, il y a aussi une vidéo du moulin à papier du Vaucluse qui permet de visualiser chaque étape de la fabrication du papier à base de chiffon, j'ai eu le plaisir de le visiter il y a quelques années et le papier fabriqué est d'une excellente qualité, bien différent des papiers à base de cellulose.

Le témoignage d'Edouard Antoine et l'article de Joseph Remiche évoque aussi le travail des femmes qui étaient nombreuses à la papeterie, parfois accompagnées de leurs enfants. Même si la sécurité

jusqu'à ce qu'elle fut transformée en une crème fine et homogène. Puis, encollée avec de l'amidon auquel on avait mêlé une certaine quantité de résine, elle sortait sous forme d'une longue bande de pâte, supportée par une bande plus large de flanelle : enfin, elle passait sur une suite de cylindres en mouvement et chauffés à l'intérieur qui l'étendaient, l'aplatissaient et la séchaient. A notre surprise, de chiffon, la pâte était devenue un immense rouleau de papier beau, blanc et lisse. On le roulait et on le découpait en feuilles pour la livraison au commerce.

Nous arrivâmes enfin dans la salle bien éclairée où une cinquantaine de jeunes filles manipulaient ce beau papier en chantant en chœur, tantôt des cantiques religieux, tantôt des chansons poulaires.

La papeterie du Pont d'Oye qui assurait leur gagne-pain à plus de deux cents ouvriers et ouvrières, a dû cesser ses travaux il y a un demi-siècle, ne pouvant lutter contre la concurrence que lui faisaient d'autres établissements mieux situés. Les fabriques qui ne se trouvaient pas alors en communication directe avec le chemin de fer étaient condamnées à végéter. Aujourd'hui les autocamions comblent avantageusement cette lacune. Les temps changent, mais les événements se répètent. Dans cette même vallée, il y avait autrefois des fourneaux actifs au charbon de bois et au minerai d'aluvion. Mais ce minerai devint de plus en plus rare sur place et il fallait aussi le chercher plus loin et les charriages devenaient



sociale n'existait pas, nous avons vu que l'usine disposait d'une caisse activée en cas de maladie ou d'accident. C'était une avancée sociale non négligeable car il y avait aussi des accidents et les salaires étaient élevés comparativement à ce que pouvait gagner une femme d'ouvrage ou un journalier. Trois articles de journaux évoquent le quotidien de la papeterie. Nous les publions car ils confirment et complètent les informations ci-dessus.

L'incendie du 7/11/1854

journal Le Courrier de l'Escaut 7/11/1854.

On nous écrit de Habay-la-Neuve, en date du 7 de ce mois :

Un effroyable incendie a éclaté aujourd'hui dans les magasins dépendants de la papeterie du Pont d'Oye. Le feu a commencé dans une cheminée de la collerie et s'est propagé tout à coup avec la rapidité de l'éclair dans un grand bâtiment rempli de chiffons, de vieux papiers, de résines et d'autres matières inflammables. A trois heures, une colonne immense de flammes et de fumée s'élevait dans les airs et projetait une lueur sinistre sur les forêts environnantes; c'était à la fois un spectacle effrayant et grandiose. Un vent sec et violent excitait le feu et transportait les étincelles et des morceaux de papiers embrasés jusque dans le village de Habay, distant de trois kilomètres. La population, avertie ainsi du sinistre, est accourue immédiatement, son bourgmestre en tête, avec la pompe de la commune.

On reconnut bientôt qu'il était impossible de sauver les bâtiments embrasés et que tous les efforts devaient se borner à préserver la papeterie et le logement du comptable. Des mesures intelligentes ont été organisées dans ce but et à force de travail et d'efforts on est parvenu à l'atteindre. La papeterie est sauvée ainsi que la maison du comptable. A l'heure où je vous écris, 9 h du soir, le feu est encore très violent mais toutes les craintes ont disparu. Les ouvriers sont sur les lieux et deux pompes ne cessent de fonctionner pour circonscrire l'incendie dans son foyer principal : le désastre se bornera donc à la perte du grand magasin, des matières premières qu'il renfermait, et de l'habitation du contre-maître. Tout était assuré.»

Le 9/11/1864, le correspondant complète son article et indique : «Tout le monde a rempli son devoir avec zèle, activité et énergie. Les autorités de Habay, le clergé, la gendarmerie, la brigade forestière, sont restés sur les lieux pendant tout l'après-midi. Les deux frères An-

toine, comptable et contre-maître de la papeterie, dirigeaient les travaux malgré la tristesse que leur inspirait la vue de ce sinistre.

M. d'Hoffschmidt et sa famille, qui habitent actuellement le château du Pont d'Oye, n'ont pas cessé d'encourager les travailleurs. On remarquait aussi parmi ceux qui contribuaient le plus à organiser les mesures de sauvetage, M. le capitaine Sterckx, aide de camp du ministre de la guerre. Mais il est deux hommes que je dois surtout signaler comme s'étant le plus distingués par leur sang froid et leur courage, ce sont les nommés Nicolas Lafontaine, ardoisier et Joseph Bouteille menuisier. On les a vus constamment diriger au milieu des flammes le jet des pompes. Ces deux intrépides ouvriers ont puissamment contribué à sauver la maison du comptable et les ateliers y attenants. On a malheureusement à déplorer des accidents arrivés à deux ouvriers qui ont été grièvement brûlés en voulant éteindre le feu au début de l'incendie.»

Des accidents graves.

Le journal la Meuse du 21/07/1869 relate notamment ceux-ci :

«On nous écrit d'Arlon : deux tristes accidents viennent d'arriver à la papeterie du Pont d'Oye. La semaine dernière un ouvrier se tuait en tombant d'un échaffaudage. Avant-hier, enfin, vers 9 heures du matin, un homme de Nobressart, nommé Conrardy, marié et âgé de 33 ans, un des meilleurs ouvriers de l'usine, a eu la main et l'avant-bras pris entre deux cylindres : les chairs ont été complètement enlevées et l'os mis à nu. Heureusement encore qu'on a pu arrêter à temps la machine. L'amputation du bras droit, reconnue nécessaire, a été pratiquée quelques heures après par MM les docteurs Otte de Habay-la-Neuve et Molitor père et fils d'Arlon.»

Nous publions enfin une courte biographie d'une centenaire de Nobressart qui narre un souvenir très éclairant sur l'intérêt qu'avaient alors les familles pauvres de trouver du travail dans cette papeterie, comme ce fut le cas de dizaines d'autres femmes habitant la Rigole à Habay.

Av. du Luxembourg 21/05/1922

Dans un article présentant Catherine Bettendorf, habitant Heinsch et entrée depuis 4 mois dans sa

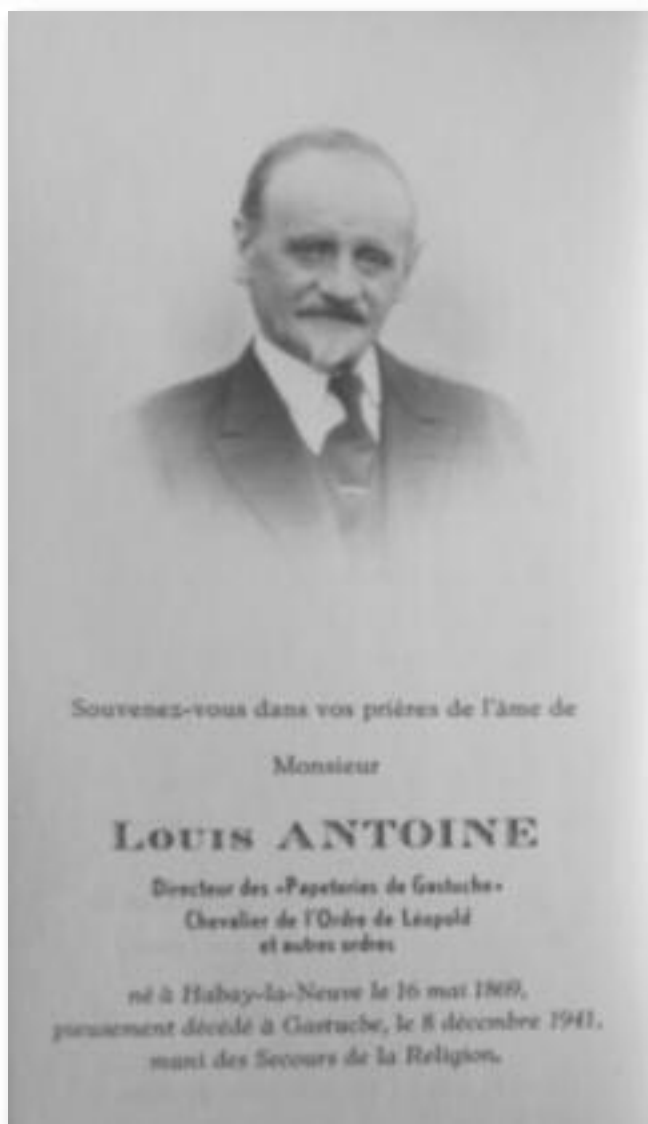
104e année, dans sa biographie, il est mentionné ce qui suit :

A 30 ans Catherine Bettendorf, épousa un veuf, Gilles Nemmers, chargé de 5 enfants. Ils vinrent se fixer à Nobressart vers 1850. L'aisance était loin de régner au foyer. Le père gagnait un salaire quotidien de 60 à 70 centimes comme journalier. La tuberculose le rendit bientôt incapable de travailler. Dans cette situation critique, au lieu de recourir à la charité publique, la mère prit l'héroïque décision d'aller travailler à la papeterie du Pont d'Oye à une lieu de Nobressart, pour gagner de quoi nourrir la famille. Pendant deux longues années, elle sera sur pied tous les matins à 4 h, préparera aux siens le nécessaire pour la journée et mettra son ménage en ordre puis vaillamment se mettra en route par tous les temps pour être à son poste à 6h et ne le quitter qu'à 6, parfois 8h du soir. Elle accomplit cette tâche sans faiblir jusqu'à la mort de son mari. Cédant alors aux instances pressantes de ses enfants aînés âgés de 12 et 13 ans, elle leur laissa prendre le chemin de la papeterie à sa place, se contentant d'aller faire des journées à Nobressart. La bonne vieille Catherine évoque volontiers avec émotion la scène qu'elle n'a jamais oublié du retour de ses deux garçons avec la paie de leur première quinzaine. Sur la vieille table en chêne, ils étalèrent devant leur mère émerveillée une poignée de pièces blanches : 50 frs. Elle pleura : jamais son pauvre mari n'avait pu lui rapporter une fortune pareille. Catherine Bettendorf coula dès lors des jours heureux. La misère était chassée du logis.»

Depuis les forges et de manière significative après celles-ci lorsqu'elles furent reconverties en papeterie scieries, fonderies, moulins... la population de Habay-la-Neuve se différenciait assez nettement de celle des autres villages dans lesquelles l'activité principale était l'agriculture. Avec une population ouvrière parfois plus fortunée, avec des activités du secteur secondaire et tertiaire qui nécessitaient une main d'oeuvre plus instruite, les Habaysiens avaient aussi une mentalité différente. Lorsque la papeterie ferma ses portes, des dizaines d'ouvriers durent s'exiler pour trouver du travail dans d'autres usines en France ou ailleurs. Pour la famille Antoine, certains comme Louis continuèrent à travailler dans les papeteries, il fut d'ailleurs directeur des papeteries de Gastuches. Jean Muller dans un article du pays de Habay n° 162 de décembre 1985 avait pu-

blié le nom des directeurs de la papeterie, il n'a malheureusement pas cité ses sources, mais nous reproduisons cette liste qui doit être avérée.

Les directeurs furent Désiré Plancke jusqu'en 1853, puis Marie-Louis Piette. Le directeur des Papeteries de Belgique fut de 1857 à 1874 : M. Demeurs-Delcorte. Au Pont d'Oye, nous voyons Emile Bourdilliart, Guillaume Voelter, Sinès Mekracher, Charles Kutt et Jean Castermans, qui vint le 21 octobre 1883, ferma l'usine le 7 mai 1884 et quitta Habay après la liquidation le 21 janvier 1885.



Plus de 40 variétés de papiers

Monsieur Louis Maubacq descendant d'une importante famille de Habay qui a donné trois bourgmestres à notre village, a toujours conservé le goût de l'histoire et particulièrement celle de son village natal. Apparenté à la famille Antoine, il a ainsi pu conserver des archives intéressantes de la papeterie parmi lesquelles des photos de famille, des registres et facturiers.

Grâce à l'amabilité de son fils Laurent que nous remercions, nous avons eu accès à ces précieux témoignages et nous reproduisons ci-après quelques informations sur la production papetière du Pont d'Oye.

Dans un registre, nous avons recensé 41 sortes de papiers différents et des variantes de papier blanc en voici le relevé.

Page suivante, quelques photos couleurs des échantillons qui sortirent de l'usine pour être vendus dans le monde entier.

Inventaire des papiers fabriqués au Pont d'Oye selon registre de 1855. Dépôt chez Mathieu Alexandre, rue de Bavière, 19 à Bruxelles, le 1er avril 1855.

- Papier n°1 : emballage rose en rouleau de 1m28
- Papier n°2 : emballage jaune en rouleau de 1m28
- Papier n°3 : emballage vert en rouleau de 1m28
- Papier n°4 : emballage paille en rouleau de 1m28
- Papier n°5 : grand rouleau violet lilas pour emballage
- Papier n°6 : Enveloppes de lettres
- Papier n°7 : emballage en rouleau jaune d'or de 1m28
- Papier n°8 : bleu feuille 71,1/2 x 60 cm
- Papier n°9 : emballage gris en rouleau de 1m28
- Papier n°10 : de poste dit trois formats et de toutes nuances
- Papier n°11 : impression ordinaire
- Papier n°12 : impression au format 57 x 89
- Papier n°13 : gris lainage pour ferronnerie à plat format 51 x 36 et 53 x 44
- Papier n°14 : bleu propatria pour enveloppes
- Papier n°15 : En 39 grand raisin pour couverture
- Papier n°16 : gris pour emballage pro patria
- Papier n°17 : vert pour affiches
- Papier n° 18 : jaune pour affiches
- Papier n° 19 : bleu pour affiches format colombier 62 x 86
- Papier n° 20 : mauve pour affiches format colombier 62 x 86
- Papier n° 21 : rose pour affiches format colombier 62 x 86

- Papier n° 22 : gris rouleau pour tenture
- Papier n° 23 : rouleau blanc pour tenture
- Papier n° 24 : pour affiches format 62 x 86
- Papier n° 25 : propatria blanc satiné n°1
- Papier n° 26 : rouleau paille pour tenture
- Papier n° 27 : propatria blanc satiné 2e choix
- Papier n° 28 : (pas de référence)
- Papier n° 29 : grand médian blanc
- Papier n° 30 : petit médian blanc
- Papier n° 31 : demi feuilles propatria blanc
- Papier n° 32 : propatria paille pour emballage
- Papier n° 32 bis : rouleau pour tenture paille et chiffons
- Papier n° 33 : blanc rebut 42 x 32 à plat
- Papier n° 34 : emballage gris 55 x 42 1/2
- Papier n° 35 : gris pour emballage double propatria 70 x 45
- Papier n° 36 : paille double propatria 70 x 45
- Papier n° 37 : éléphant 77 1/2 x 62 de deux nuances
- Papier n° 38 : demi blanc non satiné propatria
- Papier n° 39 : blanc fin satiné timbré (1854) propatria
- Papier n° 40 : beau gris format 50 x 64 pour emballage
- Papier n° 41 : format cluck 35 x 29 à 90 centimes le kg

Sont également cités sans échantillons :

- Lys blancs
- Impérial blanc
- Royal blanc (vendu en rame suivant 1e, 2e ou 3e choix)
- Coquille azurée
- Papiers peints divers
- Papiers E n°45 bleu pour sucreries
- Coquille blanche en ramettes
- Papiers buvards

Les photos de la page ci-contre nous permettent de découvrir des échantillons, d'observer la composition de certains où entrent du chiffon bien sûr mais aussi de la paille et de voir la multitude de coloris fabriqués à Habay.





La pollution de la Rulles.

En 1867, Victor François alors propriétaire des usines du Châtelet avait introduit une plainte en justice car il estimait d'une part que les propriétaires de la papeterie ne régulaient pas correctement le débit de la Rulles lézant de ce fait son usine située en aval, l'obligeant à l'arrêt durant les mois de sécheresse mais aussi d'autre part d'avoir empoisonné son étang, tuant les nombreux poissons qui y vivaient habituellement. Le 28/10/1867, le tribunal de 1^{ère} instance de l'arrondissement d'Arlon rendit un jugement entre Victor François, docteur en médecine et son épouse Victoire Antoinette Françoise Jacminot (propriétaires du domaine du Châtelet) et Fernand Demeurs Decorte, directeur gérant de l'Union des Papeteries demeurant à Mont-Saint-Guibert. (Source AEA farde Usines et Ateliers).

Ce document contient quelques informations intéressantes. M. François s'y plaint que depuis 1863, les vannes de l'étang du Prince ont été élevées et maintenues à 20 cm au-dessus de la hauteur fixée par l'article 5 des charges et conditions de la vente des usines en 1846. De ce fait l'usine du Châtelet située en aval subit des troubles qui *«résultent notamment des retenues d'eau faites à l'étang du Prince suivant les besoins exclusifs de cette usine qui marche alternativement à l'eau et à la vapeur, de telle sorte qu'à une surabondance excessive et passagère d'eau, succède un manquement prolongé ce qui détermine tantôt un chômage prolongé et tantôt une marche irrégulière, un excès et une privation de force motrice, qu'il arrive que l'étang du Prince est à plein bord et celui du Châtelet à sec.»*





M. François se plaint aussi de l’empoisonnement de son étang résultant de diverses substances et agents chimiques déversés dans la Rulles. L’avocat représentant la papeterie est d’un tout autre avis et il affirme que M. d’Hoffschmidt n’a pas modifié l’étang du Prince. Les changements du débit de la Rulles étant le fait des sécheresses de 1864 et 1865, années où les sources furent tarées. Pour ce qui est de la pollution, la défense indique que *«les résidus provenant du blanchiment sont déposés avec soin dans des fosses d’absorption creusées dans un terrain élevé de plusieurs mètres au-dessus du niveau de la rivière que toutes les eaux provenant du lessivage des chiffons sont recueillies dans une citerne spéciale et enlevées par le fermier du Pont d’Oye qui les emploie sur ses terres où elles forment un engrais précieux qu’enfin les eaux qui ont servi au lavage du chiffon et des pâtes sont dirigées dans de grands filtres où elles déposent les matières qu’elles tenaient en suspension et retournent ensuite à la rivière. D’ailleurs l’étang du Pont d’Oye tout proche est toujours poissonneux, il y a des canards et que les chevaux et les*



Comme on le constate sur les photos des usines du Châtelet, en 1850 et 1868, il y avait encore beaucoup de bâtiments et outre un moulin, il y avait aussi une scierie qui était en activités. Ci-dessus vue de l’étang du Châtelet où la prise de jolis poissons était encore habituelle au siècle dernier.

bestiaux du fermier du Pont d’Oye s’y abreuvent constamment sans être atteints de maladie.»

L’avocat rappelle encore que le propriétaire du Châtelet pêchait dans son étang de très beaux poissons au fusil et qu’il tirait à balle de magnifiques brochets. De plus on y voit de beaux cygnes et de nombreux canards.

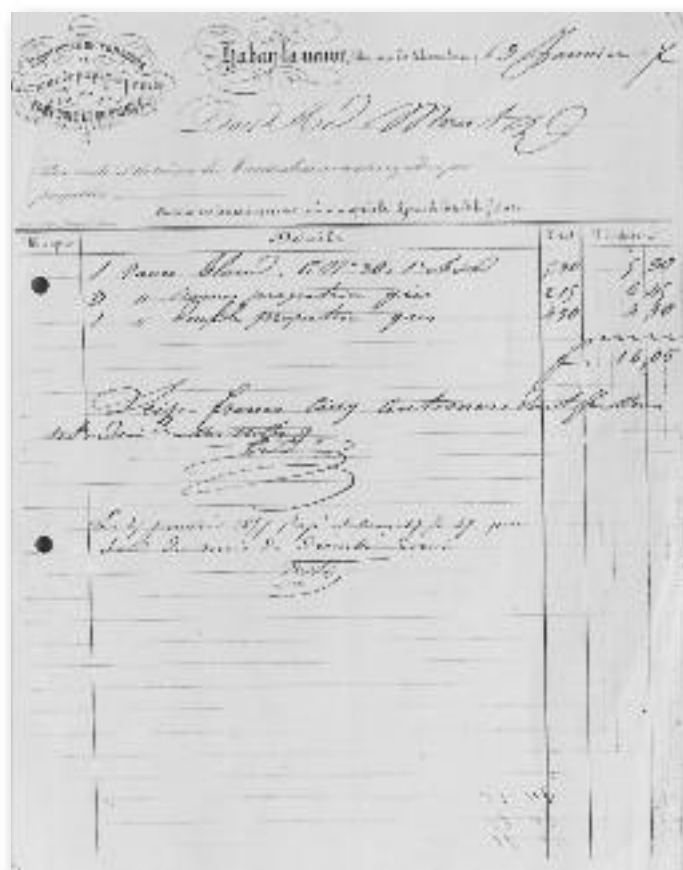
Le dossier était délicat et la justice mit du temps à trancher. A l'écoute de ce problème de pollution, on proposa aux responsables de la Papeterie de faire des travaux pour garantir toute forme de pollution. «*La fabrication du chlorure de chaux ou d'autres produits chimiques nécessaires aux opérations de l'usine est expressément interdite. Toutes les eaux ayant servi à la fabrication du papier seront recueillies et amenées par un conduit en fonte ou en maçonnerie parfaitement étanche, dans les bassins de décantation établis au point A du plan général. Les deux bassins existants seront démolis et reconstruits... et auront les dimensions suivantes: 23 m de longueur, 14,60 m de largeur et 1,60 de profondeur. Ils seront construits tant pour le radier que pour les murs d'élévation en bonne maçonnerie avec mortier de chaux hydraulique, de manière à les rendre entièrement étanches. Le côté aval de chaque bassin sera pourvu d'une vanne de décharge, ayant au moins 0,50 de largeur, disposée de façon que l'écoulement ait toujours lieu du haut et qu'il ne s'échappe du bassin que les eaux clarifiées. Les bassins devront être curés régulièrement dès que les boues et résidus auront atteint 40cm d'épaisseur. Les boues seront évacuées et placées dans des endroits où elles ne puissent se délayer dans un cours d'eau. L'étang du Pont d'Oye en aval est destiné à servir de bassin d'épuration.*»

Un rapport du 6 mai 1877 signale qu'après un jaugage effectué à l'usine, la quantité d'eau trouble qui se déverse dans les bassins est estimée à 302m³ par journée de travail lorsque l'usine marche nuit et jour. Les bassins doivent donc être suffisamment grands pour permettre que les matières polluantes lourdes se déposent lentement au fond. Le délai est estimé à 42h.

Sur base de ce rapport, en date du 30 mai 1877, la Députation Permanente du Conseil Provincial put statuer positivement sur la demande par laquelle le sieur Delacroix, directeur gérant de la société anonyme de l'Union des Papeteries sollicitait l'autorisation de maintenir l'exploitation de la papeterie du Pont d'Oye. Ils accorderont au sieur Delacroix, cette autorisation pour une durée de 30 ans mais en respectant les consignes stipulées par la commission médicale du Luxembourg en date du 3 août 1876 et de l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées. Eviter toute pollution était donc un critère impor-

tant mais ce qui a aussi motivé cette autorisation était l'impact économique de cette grande industrie, les conseillers indiquaient ainsi dans leur délibération; «*considérant que si l'on entravait la marche de cette usine, il en résulterait un préjudice considérable pour l'industrie et principalement pour la classe ouvrière eu égard au nombreux personnel employé...*»

Cet argument démontre une fois de plus, l'importance de cette usine pour le village et la région, mais alors comment expliquer la fermeture de l'usine ? Lorsque l'on ne prend pas le temps d'examiner l'histoire plus en profondeur et que l'on s'arrête à ce que la mémoire populaire en a conservé, en un mot lorsque l'on fait de la géographie et que l'on décrit la surface des choses plutôt que d'y associer la géologie et mieux comprendre les causes plus souterraines, on a du mal à bien cerner ce qui a pu causer la ruine de Constant d'Hoffschmidt et entraîné la fermeture de cette papeterie promise à un bel avenir, soutenue par le pouvoir politique et créée à une époque où l'édition et la grande presse en plein essor avaient un important besoin de papier. Comment dès lors expliquer la fin des activités.





Pourquoi arrêter la papeterie ?

Comme nous l'avons vu dans l'introduction, les promesses de rentabilité annoncées par les ingénieurs se sont rapidement avérées fausses. Constant d'Hoffschmidt s'en explique ainsi *«Quand l'usine fut entièrement achevée et montée, on devait croire qu'on allait enfin recueillir le fruit de tant de peines et sacrifices, en touchant les 75000 francs de bénéfices annuels promis. Bien loin de là, ce fut au contraire le moment des pertes les plus considérables. Les pertes dans les commencements furent énormes. On faisait espérer de meilleurs résultats et en effet, les pertes diminuèrent, mais les embarras devinrent extrêmes et, en 1857, je me trouvais en présence d'une dette de 800.000 francs. Voilà donc quelles furent les conséquences déplorables de la création d'une papeterie au Pont d'Oye : en dix années, cette papeterie avait dévoré mes revenus, le produit de la vente de deux fermes que mon cousin l'Ermitte de Resteigne avait eu la bonté d'aliéner pour me venir en aide; et elle me laissait accablé d'une dette de 800.000 frs. C'est là un nouvel exemple de l'immense danger pour un particulier de se lancer dans la grande industrie et d'accorder trop de confiance aux devis et aux rapports des ingénieurs.»*

Constant d'Hoffschmidt avoue qu'il aurait été plus raisonnable d'arrêter d'injecter sa fortune dans cette

industrie peu florissante mais il aurait alors dû se déclarer en faillite, situation extrême qu'il se refusa à entrevoir estimant que ses fonctions, sa position sociale élevée, la considération dont il jouissait... bref tout ce qu'il avait bâti, sa notoriété, sa famille même en auraient été entachés. Il lui fallut entrevoir une solution plus positive et comme nous l'avons vu, en 1856/57, il entama des négociations pour constituer une société dont il ne serait plus la seule source de financement. Il forma le projet et en rédigea même les statuts. Ainsi en 1857, la société de l'Union des Papeteries, fut créée avec le concours de la Société Générale. Constant d'Hoffschmidt, dans son projet, annonçait apporter 1200 actions à 500frs chacune, mais ces actions, vu les difficultés financières de la papeterie du Pont d'Oye ne reposaient sur rien de solide; *«les actions étaient invendables à la bourse. J'obtins des prêts sur le dépôt de ces actions, mais, au plus tard il fallut rembourser les prêts et vendre les actions à vil prix»*. La formation d'une société n'améliora donc guère sa santé financière. Notons que si monsieur d'Hoffschmidt perdit une grande part de sa fortune, il parvint cependant à ne pas entacher sa réputation et aujourd'hui encore à l'exception de quelques historiens, rares sont les Habaysiens qui savent à quel point la reconversion de l'usine à fer du Pont d'Oye

La création de la société anonyme de l'Union des Papeteries du Prince et du Pont d'Oye.

Comme Constant d'Hoffschmidt l'indique, grevé de dettes, encourant le risque que sa réputation et son crédit soit entachés s'il annonçait la faillite de sa promiseuse entreprise, il parvint à créer une grande société avec d'autres papeteries du Brabant Wallon. Soutenu par Léopold Ier et par le Ministre Rogier avec qui il avait en commun le souci de développer le Luxembourg (Charles Rogier installa pendant quelques temps une école d'agriculture à La Trapperie), aidé par des banques dont la société Générale et la banque Berger d'Arlon, il devint actionnaire principal et président de la société dont il avait rédigé les statuts en mettant en capital ses usines de Habay.

Les statuts de cette société parurent au Moniteur Belge du 10 juillet 1857. Leur lecture nous apporte pas mal de renseignements et démontrent que le projet, parfaitement en phase avec l'expansion du capitalisme boursier et industriel de l'époque, allait prendre une dimension plus importante encore. Nous reprenons ci-dessous un résumé des principaux articles.

Art. 1 Dans l'objet de la société, il est indiqué : la fabrication des papiers de toute nature, y compris les papiers peints, ainsi que la vente de ces produits et plus spécialement l'exploitation des papeteries du Prince et du Pont d'Oye ainsi que d'autres papeteries à la mécanique qui pourront être acquises ou louées par elle avec l'autorisation prévue à l'article 3.

Art 2 La société prend la dénomination de Société de l'Union des Papeteries du Prince et du Pont d'Oye. Elle a son siège à Bruxelles.

Art 3 : Il est interdit à la papeterie de produire des banknotes, billets de caisse ou autres papiers de même nature. (Ndlr le papier pour billet de banque est bien évidemment soumis à une autorisation spéciale, voire à un monopole)

Art 4 : la durée de la société est fixée à 30 années mais pourra être prolongée à certaines conditions.

Art 6 Le capital est fixé à deux millions de francs représentés par 4000 actions à 500 francs. Le moniteur définit ensuite précisément les conditions d'émission de ces actions. En fin d'article il est indiqué : «M. d'Hoffschmidt fournira la valeur des dites actions au moyen de l'apport des papeteries du Prince et du Pont d'Oye, apport dont les conditions seront réglées par acte authentique entre lui et le conseil d'administration de la société, dans les 15 jours de la date de l'arrêté royal approuvant les présents statuts.

Art 11 : la société est administrée par un conseil de 5 membres dont la gestion est surveillée par 3 commissaires (...) ils doivent en majorité être belges ou naturalisés et avoir leur résidence habituelle en Belgique. Les membres du CA choisissent entre eux un président et peuvent s'adjoindre un secrétaire.

Art 12 Le CA est assisté d'un ou plusieurs directeurs nommés et révoqués par le conseil qui fixera aussi le chiffre de ses appointements.

Art 14 : Le CA se réunit au moins une fois par mois au local de la société. Les décisions sont prises à la majorité.

Art 15 : Le CA se réunit sur convocation du Président

Art 17 : Sont nommés pour la première fois

1 Membres du CA

MM François Berger (Banquier à Arlon), Laurent Veydt, Constant d'Hoffschmidt, Tercelin-Monjot, Carton de Wiart (Avocat à Bruxelles représentant ici le comte de Lantivy)

2 Commissaires

MM Le Comte Gabriel de Lantivy (propriétaire à Paris) Charles Tremouroux (banquier à Tirlemont) Léopold de Mathelin (propriétaire demeurant à Mesancy)

Art 20 : Les administrateurs ou commissaires ne jouissent d'aucun traitement fixe; ils n'ont droit qu'à une part des bénéfices déterminés par les statuts.

Art 22 : Les commissaires ont un droit de regard illimité sur toutes les affaires et opérations de la société; ils peuvent prendre connaissance des livres, de la caisse, de la correspondance, des PV des séances... ils se réunissent au moins une fois par trimestre au siège de la société.

Art 24 : Les directeurs sont appelés à assister aux séances du CA et du conseil général aussi souvent que l'intérêt du service l'exigera. Ils n'auront qu'une voix délibérative.

Les art 30 à 34 évoquent les droits des actionnaires. Un dividende de 25 frs par action est accordé aux actions privilégiées et garanti comme suit :

- 1 - 10% pour les administrateurs
- 2 - 3% pour les commissaires
- 3 - 2% pour les directeurs et employés de la société
- 4 - 20% pour former une caisse de réserve exclusivement destinée à pourvoir aux pertes imprévues de la société et à maintenir l'intégralité du capital



Les articles 35 à 45 expliquent le fonctionnement et les obligations de l'AG pour y être admis il faut être porteur de 10 actions.

Le chapitre 6 détaille dans les articles 46 à 50 les modalités légales en cas de liquidation de la société. Les statuts mentionnent aussi les parts détenues par les actionnaires fondateurs. Avec son apport de l'usine du Pont d'Oye, Constant d'Hoffschmidt bénéficie de la plus large part des actions privilégiées. Cela paraît logique puisqu'il aliénait cette usine dans la nouvelle société anonyme mais vu les rendements faibles, ces actions reposaient sur du vent et avaient peu de valeur réelle comme il l'indique dans son mémoire.

1. M. d'Hoffschmidt en son nom personnel pour 510 actions privilégiées et 226 actions non privilégiées (Ndlr, les actions dites privilégiées offraient de meilleures garanties de rendement : 1 toucher avant toutes les autres actions sur le bénéfice net un premier dividende de 25frs par action. 2 être remboursées en premier ordre.
2. M. Veydt 10 actions privilégiées et 10 non.
3. Tercelin-Monjot : idem 10/10
- 4 Carton de Wiart : idem 10/10
- 5 Le dit Tercelin Monjot au nom de Berger dont il est fondé de pouvoir 10/10.

D'autres petites actions sont encore engagées mais il est intéressant de mentionner la Société Générale pour favoriser l'industrie nationale établie à Bruxelles pour 85 actions privilégiées et 69 non.

Total des actions émises 650 privilégiées et 350 non privilégiées.

Les statuts furent modifiés par arrêté royal du 7 juillet 1864. Le Ministre des Affaires Etrangères Charles Rogier est chargé de l'exécution de cet arrêté. L'acte est passé devant le notaire Vanderlinden de Bruxelles et ont alors comparu :

- Monsieur Edouard Mercier, Ministre d'Etat, Président du Conseil d'Administration (il remplace donc Constant d'Hoffschmidt à ce poste)

M. Josse Dominique T'Kint Vanderkan, administrateur

demeurant à Bruxelles

M. Laurent Veydt administrateur demeurant à Bruxelles (Ndlr il était déjà membre du CA précédent)

M. Le Comte Ferdinand de Meeuss de Potesia administrateur demeurant à Argenteuil commune d'Ohain.

Ils sont assistés de M. Ferdinand Demeurs-de-Corte, directeur général de la société, demeurant à Mont Saint Guibert et de M. Henri Doffegnies, secrétaire de la société demeurant Quartier Léopold à Bruxelles.

Nous ne trouvons plus mention de M. d'Hoffschmidt ni de certains autres administrateurs, nous en déduisons un changement large au sein de la société anonyme et une volonté du nouveau CA de relancer l'entreprise en développant plus largement les différentes usines. L'objet de l'article 1 des nouveaux statuts est d'ailleurs légèrement modifié; il est écrit «une SA ayant pour objet la production et la vente des matières ou pâtes quelconques propres à faire du papier et carton tous usages, la fabrication de papiers de toute nature, y compris les papiers peints.» Les autres modifications sont plus administratives et portent sur la tenue, la convocation de l'AG, la date de la remise des bilans.

Dans ce document, comme dans notre historique on voit que le directeur de l'époque est Ferdinand Demeurs. Edouard Antoine travaillait sous ses ordres et lui adressait des courriers réguliers l'informant ainsi du fonctionnement de la papeterie. Ferdinand Demeurs n'avait pas été nommé directeur de la papeterie par hasard. Né le 1er janvier 1819 à Sint-Genesius-Rode dans le Brabant Flamand, il était le fils de Ferdinand Joseph Antoine de Meurs (1791-1843), échevin de Rode, industriel en papeterie et Eugénie Françoise Parijs (1793-1870), elle-même fabricante de papier. Ferdinand Demeurs cessa ses fonctions à sa mort survenue le 23 août 1874.

La papeterie du Pont d'Oye était ainsi intégrée dans un vaste complexe industriel, les photos que nous publions montrent assez l'importance de certains des autres établissements du groupe tel celui de la Hulpe. L'industrie papetière du Brabant fut encore en activité jusqu'à la fin du XXe siècle.



en papeterie fut une telle déroute financière. Les soucis financiers n'étaient pourtant pas terminés. Malgré l'héritage considérable, la vente de biens fonciers, les intérêts conséquents couraient et les créanciers frappaient à la porte de Constant d'Hoffschmidt. Pour sauver la face et ne rien laisser transpirer de sa déroute financière, ce qui aurait considérablement nui à sa carrière politique, à ses ambitieux projets dans les sociétés de chemin de fer... il tenta, mais réussit à sauver les apparences. Il ne vendit pas le Château du Pont d'Oye, réduisit son train de vie comme il l'indique d'ailleurs *«à partir de ma sortie du Ministère, j'avais cessé de voir du monde. Mes relations se sont bornées à quelques amis. Les toilettes de ma femme (Eugénie de Steenhault) et de ma fille (Camille née le 25/3/1849) ont toujours été modestes. Mon existence était confortable et voilà tout... elle a été celle d'un bon père de famille, qui reste constamment avec les siens dans l'intérieur du ménage, qui ne va ni au café, ni au spectacle, ni dans les sociétés d'hommes, qui ne joue pas et qui ne boit pas»*.

A la lecture de ce justificatif, nous découvrons un portrait méconnu, parfois touchant de Constant d'Hoffschmidt qui a su préserver sa réputation, lui qui fut une des chevilles ouvrières de la ligne 162, administrateur de la Cie du Canal de Suez, président des sociétés de chemin de fer de Braine-le-Comte, de Gembloux, de la société franco-belge... Ses derniers jours au Pont d'Oye, bien modestes, tranchent avec le faste de la réception du Roi que nous avons retranscrite plus haut.

L'histoire du Pont d'Oye dont plusieurs ouvrages rappellent à la fois l'extrême prospérité à l'apogée des forges est aussi marquée par les déboires financiers de la célèbre marquise (mais qu'un historique sérieux permet de relativiser) et par ceux de Constant d'Hoffschmidt malchanceux capitaine d'industrie qui, à la fin de son récit conclut ainsi *«la lecture attentive de ce récit véridique ne laissera aucun doute sur la cause réelle de ma ruine, qui n'est autre que la papeterie. Dans l'espace de 6 années, les constructions, réparations, améliorations, agrandissements, changements et modifications des machines et les pertes sur l'exploitation m'accablèrent d'une dette énorme.»*

Reprise au sein de l'Union des Papeteries, (voir la facture page 32) la papeterie du Pont d'Oye fut encore exploitée plusieurs années. Constant d'Hoff-

schmidt avait en fait essuyé les plâtres. Nous publions ci-après diverses informations puisées dans le Rapport général de l'agriculture, du commerce et de l'industrie dans la Province de Luxembourg édité par la chambre de commerce d'Arlon; on y évoque année après année la production de la papeterie du Pont d'Oye et ses débouchés. Y sont également publiés et repris dans le tableau ci-après, les volumes de matières premières et produits finis expédiés et reçus à la gare de Habay.

1857

La papeterie du Pont d'Oye a cessé d'être exploitée. Cependant, la constitution de la société de l'Union des Papeteries, qui a eu lieu à la fin de 1857, donne l'espoir que la fabrication de papiers de toutes sortes sera reprise au Pont d'Oye et que la Province sera dotée d'une industrie importante. L'ouverture du chemin de fer y contribuera sans doute.

1860

La rareté des chiffons a augmenté pendant l'année 1860, on évalue à un tiers l'accroissement, depuis 1856, de la consommation de cette matière première. Tant dans l'agrandissement des papeteries existantes que par la création de nouvelles usines. En un mot, la production du chiffon n'est plus en équilibre avec la production du papier et par suite, l'industrie papetière voit sa prospérité décroître. Il n'y a pas d'espoir pour elle que dans la découverte de matière première pouvant suppléer au chiffon.

La société de l'Union des Papeteries vient de faire acquisition d'un brevet pour la fabrication de la pâte à papier avec bois. Elle est occupée à monter au Val de Poix une usine importante destinée à fournir chaque jour la matière première nécessaire à la production de 2000 kg de papier. En 1860, la papeterie du Pont d'Oye, seul établissement de ce genre à noter dans notre ressort, a produit 298.647 kg de papier blanc d'une valeur de 257.739 frs. Elle a payé environ 45.000 frs de salaires. Il est à désirer que dans la négociation du traité de commerce avec la France, le gouvernement obtienne pour la papeterie belge des conditions plus favorables que celles que nous subissons sous la convention actuelle. La France impose aux papiers belges un droit de 25frs par 100kgs, tandis que les papiers étrangers peuvent

Papeterie du Pont d'Oye

**Importations et exportations de marchandises au départ
de la gare de Habay**

(Source : Rapport Général de l'Agriculture, du commerce et de l'industrie dans la
Province de Luembourg édité par la Chambre de Commerce d'Arlon
Bibliothèque des AEA.)

Année	Laines et chiffons		Papiers et pâte à bois	
	Départ	Arrivées	Départs	Arrivées
1860	?	227.600	311.500	24.200
1861	80.700	163.900	354.200	14.800
1862	54.000	688.800	365.000	?
1863	47.700	559.900	569.900	?
1864	63.000	521.000	534.000	6 000
1865	43.000	547.000	534.000	32.000
1864	43.000	547.000	618.000	32.000
1866	44.000	612.000	667.000	442.000
1867	75.000	530.000	692.000	39.000
1868	135.000	852.000	606.000	31.000
1869	70.000	949.000	658.000	15.000
1870	54.000	1.302.000	764.000	30.000
1872	91.000	787.000	1.004.000	100.000
1873	46.000	536.000	892.000	151.000

entrer en Belgique avec un droit de 12frs 50. Des conditions égales pour l'industrie des deux pays ne seraient pas, croyons nous, des prétentions exagérées.

1861

L'industrie papetière en général a été dans des conditions beaucoup plus défavorables qu'en 1860. L'usine du Pont d'Oye a pourtant produit à peu près les mêmes quantités de papier que l'année précédente. Cette situation si précaire est causée par la hausse continue du prix des chiffons, qui s'est encore élevée cette année de 18 à 20%.

L'écoulement des produits a été des plus difficiles par suite du changement de la législation anglaise de maintenir les droits d'accises sur le papier. La suppression de ces droits avait été annoncée 5 mois avant sa résiliation.

Il n'y a pas d'amélioration possible pour cette industrie que dans une hausse de prix des produits fabriqués; elle ne peut se produire que pour autant que le commerce anglais reprenne ses exploitations dans les Etats de l'Union américaine, ce qui ne peut avoir lieu qu'après la conclusion de la paix entre les Etats du Nord et ceux du Sud.

1862

La situation de cette industrie est restée la même qu'en 1861. Les ouvriers qu'elle emploie n'ont pas chômé mais les travaux ont été peu actifs.

Les chiffons, la matière première principale de la papeteire atteignent des prix de plus en plus élevés. La vente des papiers a été peu importante, à cause de la guerre d'Amérique, que leur écoulement a été difficile, même à des prix inférieurs à ceux obtenus en 1861. On n'attend pas d'amélioration que, lorsque cette guerre ayant pris fin, toutes les transactions commerciales reprendront leur cours normal.

L'Union des Papeteries demande, pour favoriser le développement de ses établissements dans la province que la compagnie du chemin de fer du Luxembourg lui accorde une diminution dans les prix de transport équiva-

lente à celle dont jouissent les maîtres de forges étrangers qui se servent de son réseau. Evidemment un traité de l'espèce serait favorable aux deux sociétés. L'essai pourrait, dans tous les cas en être tenté et s'il en résultait des pertes pour le chemin de fer, la compagnie serait toujours libre d'y mettre fin. En 1862, le chiffre des arrivages des chiffons à Habay a plus que doublé. La papeterie du Pont d'Oye ayant moins travaillé que l'année dernière il lui reste donc un approvisionnement de matière première assez considérable, en cas de reprise de la vente des papiers.

1863

Les mêmes causes ont à peu près ramené les mêmes effets et la production de l'usine du Prince et Pont d'Oye est restée en 1863 ce qu'elle était l'année antérieure. Cet établissement a fabriqué 480.296 kgs de papier blanc à écrire pour impression.

La plus grande partie de ces papiers ont été exportés en Angleterre, aux Indes Orientales, dans l'Amérique du Sud, en Australie et au Cap de Bonne Espérance. Le nombre d'employés est de 146 non compris une trentaine d'apprentis, qui ne travaillent qu'accidentellement; ils appartiennent aux villages de Habay-la-Neuve et de Heinstert. Ils ont reçu en 1863, 55.546 francs pour salaire.

Cette industrie n'a guère été florissante pendant l'exercice qui nous occupe. Les événements politiques qui ébranlent de plus en plus la confiance du commerce, nuisent beaucoup aux expéditions lointaines et dans les circonstances actuelles, il n'y a que le bon marché du fabricant qui engage quelques maisons à faire des consignations dans les pays d'outre-mer. La guerre d'Amérique, dont la durée dépasse les prévisions, prive la papeterie d'un de ses débouchés les plus importants et d'un autre côté, elle est cause d'un renchérissement extraordinaire des résines, matière première de cette industrie. La moyenne du prix de celle que fournissaient les États du Sud était de 13 francs les 100kgs... il faut payer actuellement 67 frs celles qui viennent des Landes de Bordeaux et l'usine du Pont d'Oye a consommé en 1863, 21.600 kgs de cet article.

Pendant toute l'année, le prix des chiffons a été beaucoup trop élevé eu égard au prix de vente du papier et notre province fournit à peine un tiers des besoins de l'établissement. Enfin, pendant plusieurs mois, la grande sécheresse a fait remplacer entièrement les moteurs hydrauliques par les machines à vapeur, ce qui a entraîné un coût supplémentaire.

1864

La papeterie du Prince et du Pont d'Oye a été en pleine activité pendant toute l'année 1864. Cette usine a fabriqué 522.724 kgs de papier blanc dont la plus grande partie a été exportée en Angleterre et aux Indes Orientales. Le nombre d'ouvriers employés est de 175. Ils ont reçu 53.332 frs 79 centimes de salaires. Le prix des chiffons déjà si élevé les années antérieures a encore augmenté en 1864 et cette matière première est de plus en plus recherchée.

1865

Pendant l'année 1865, la papeterie du Prince et du Pont d'Oye a produit 568.470 kgs de papiers d'impression et d'écriture, dont la plus grande partie a été exportée en Angleterre et aux Indes Orientales. L'usine a été en activité durant toute l'année et a occupé 161 ouvriers, qui ont reçu en salaires la somme de 70.667 frs. Pendant l'année écoulée, comme au commencement de 1866, la papeterie a éprouvé de grandes difficultés pour obtenir du chemin de fer le matériel nécessaire à ses transports de

là l'impossibilité d'approvisionner l'usine régulièrement en matières premières et combustibles, et des retards dans les expéditions de papiers qui ont causé au fabricant beaucoup d'ennuis et de préjudices.

1866

La plus grande activité a régné pendant l'année 1866, dans les usines du Prince et du Pont d'Oye. Elles ont fabriqué 591.531 kgs de papiers blancs d'écriture destinés pour la plus grande partie aux Indes Orientales et à l'Australie. Le nombre d'ouvriers employés a été de 160; ils ont reçu 77.705 francs 84 centimes de salaires. Cette industrie a beaucoup à souffrir en ce moment des prix exagérés de la houille, les 2500 tonnes consommées au Pont d'Oye ont coûté en moyenne 30% de plus que l'année précédente.

1867

Les usines du Prince et du Pont d'Oye ont produit en 1867, 621.459 kgs de papiers blancs d'impression ou d'écriture soit 29.928 kgs de plus qu'en 1866. Elles ont employé 165 ouvriers qui ont reçu 79.514 frs 13 centimes de salaire. Les produits sont presque tous exportés en Angleterre, aux États-Unis d'Amérique, en Australie et aux Indes Orientales.

La situation de la papeterie qui pouvait être considérée comme très florissante durant les neuf premiers mois de l'année, partage le sort général depuis le mois d'octobre dernier; elle souffre beaucoup de la crise que nous traversons. La papeterie belge se plaint avec raison des tarifs qu'opposent à ses produits la France, la Hollande et le Zollverein. Depuis le premier janvier dernier, les chiffons sortent librement de la Belgique, tandis qu'ils paient un droit tellement élevé qu'il est prohibitif à la sortie de ces trois états et d'un autre côté, les fabricants de papiers peuvent nous envoyer leurs produits à des conditions moins onéreuses, que celles que nous subissons pour franchir les frontières.

Nous engageons vivement le gouvernement à saisir toutes les occasions qui se présenteront pour réclamer un régime réciproque des gouvernements de France, de Hollande et du Zollverein.

1868

Les usines du Prince et du Pont d'Oye ont fabriqué en 1868, 622.730 kgs de papier blanc dont la plus

grande partie a été exportée aux Etats Unis d'Amérique, aux Indes Orientales et en Australie. Les salaires payés se montent à 74.115 frs 51 centimes. On signale encore que la papeterie se plaint encore de la rareté et de la cherté du chiffon.

1869

Les usines du Prince et du Pont d'Oye ont fabriqué en 1869, 602.040 kgs de papiers blancs pour impression et écriture dont la grande partie a été, comme les années précédentes, exportée aux Etats Unis d'Amérique, aux Indes Orientales et en Australie, c'est une diminution de 20.000kgs sur l'année antérieure. Les salaires payés aux ouvriers de cet établissement se sont élevés à 70.217 frs 49 centimes. Détails généraux : on voit la situation de cette industrie ne s'est pas améliorée en 1869. Les prix des papiers ont encore subi une dépréciation et l'augmentation de l'exportation des chiffons a produit un renchérissement de la principale matière première employée. A ce dernier point de vue, il n'y a pas d'amélioration à espérer aussi longtemps que les pays voisins maintiendront des droits à la sortie sur les chiffons qui en proviennent.

1870

Pendant l'année 1870, les usines du Prince et du Pont d'Oye ont produit 741.247 kgs de papier blanc pour impression et écriture: c'est une augmentation de 139.000 kgs sur la production de 1869. Les salaires payés aux ouvriers de cet établissement se sont élevés à 79.159 francs. L'exercice écoulé n'a pas, nous devons le constater apporté une amélioration à cette industrie et les mêmes causes que nous signalions déjà l'année dernière ont encore produit les mêmes effets en 1870. D'abord les prix, déjà peu rémunérateurs, sont tombés plus bas que les années précédentes et l'exportation des chiffons, qui, d'année en année s'opère sur une plus grande échelle a encore eu pour résultat le renchérissement de la principale matière première. Au surplus, il ne faut pas se faire d'il-

lusion sous ce rapport. Il n'y a aucune amélioration à espérer aussi longtemps que les pays voisins maintiendront leurs droits à la sortie des chiffons.

La lecture de ces rapports, malgré leur côté répétitif, nous apprend donc les causes fondamentales qui ont amené à la fermeture définitive de la papeterie en 1884:

- le manque de matières premières qu'étaient les chiffons et par là leur inflation.
- la fermeture des débouchés à l'international suite à la guerre de Sécession aux USA, les droits d'accises et le protectionnisme des pays frontaliers
- le coût du transport des matières premières, Habay-La-Neuve était très éloigné des autres usines du groupe situées dans le Brabant et donc plus proche du port d'Anvers.

Le 18 août 1873, par devant le notaire Isidore Baudoux, notaire à Habay, Armand-Louis-Marie de Pitteurs, rentier à Ordange achetait le Domaine du Pont d'Oye. En effet, à la demande d'Antoine HAUMANNE, négociant à Ath, le Tribunal d'Ar-lon validait la saisie des immeubles du Pont d'Oye appartenant à M. Arthur d'Hoffschmidt, membre de la Députation Permanente. Ce domaine de 115 Ha, 41 ares, 60 ca, avec château, ferme, terre et étangs avait été acquis le 12 août 1846 par Constant d'Hoffschmidt et sa femme née Eugénie Eulalie Caroline de Stenauth, par devant le notaire Tschoffen de Habay et était passé à leur fils, Arthur par acte d'échange, passé devant le notaire Mengal, de Marche, le 30 juillet 1870. (Pays de Habay 196 juin 1989)



Pour en terminer avec cet historique qui n'est nullement exhaustif, nous rappelons quelques dates chronologiquement pour fixer facilement les grandes étapes de cette papeterie et nous vous communiquons une brève biographie de Constant d'Hoffschmidt qui fut à l'origine de cette incroyable aventure à Habâ.



Le Fils de Constant d'Hoffschmidt se chargea de la vente du Domaine en 1873, ce fut le baron de Pitteurs Hiégaerts qui en devint le nouveau propriétaire. Avec sa fille Amélie, ils s'occupèrent beaucoup des oeuvres paroissiales, Amélie fit notamment construire le Rosaire que les vieux Habaysiens appelaient le mille-briques. Ci-dessus des photos de la famille de Pitteurs, devant l'entrée du château en compagnie du curé Houba à gauche sur la photo.

Quelques repères chronologiques

1846 : Achat de la propriété du Pont d'Oye par Constant d'Hoffschmidt

1847 : Restauration du château, construction des deux tours latérales

1850 : Fin des activités des forges du Pont d'Oye - début des transformations en papeterie.

1851 : Visite du Roi, travaux en cours

1852 : 14 mars : demande de Constant d'Hoffschmidt au Conseil communal tendant à obtenir l'autorisation de convertir en une papeterie une partie de ses usines situées à la forge du Prince.

8 septembre : demande de placer 2 chaudières à vapeur

9 décembre : demande de placement d'une troisième machine à vapeur

1853 : le 10 janvier : inauguration officielle et production de la première feuille de papier

1857 : L'usine est cédée à la SA Union des Papeteries

1859 : Demande de Ferdinand Demeurs, directeur gé-

rant d'ériger un gazomètre à usage de la papeterie dans le but de fournir de la lumière à l'ensemble des bâtiments. (Pour rappel l'usine fonctionnait tard le soir, voire la nuit)

1861 : Introduction de la pâte de bois et pâte de paille

1863 : le 1 février : renouvellement des petites chaudières de la papeterie

1864 : le 7/11 : incendie à la papeterie

1866 : construction en aval de la papeterie de deux grands bassins de décantation qui recevaient toute l'eau salie par la fabrication

1867 : procès entre la papeterie et Victor François propriétaire du Châtelet

1871 : l'usine d'en bas est fermée (anciennes forges dites du Pont d'Oye) et son travail est réuni à l'usine d'en haut.

1884 : le 7 mai fermeture définitive de la papeterie.

Historique de la papeterie par Emile Kempen

En 1953, Emile Kempen s'est lancé dans la rédaction d'un historique de Habay. Comme il l'indique dans son introduction, il cherche principalement à rassembler et à faire connaître le passé de son village et de préserver des documents. Il a puisé ses sources dans les archives d'Edouard Antoine et de l'historique que celui-ci a rédigé dans les Communes Luxembourgeoises de Tandel. Même s'il y a beaucoup de répétitions avec ce que nous avons publié, il mentionne cependant certains faits intéressants. J'ajoute aussi dans ces documents quelques lignes écrites par Fernand Mathieu qui m'avait remis ses notes et j'invite bien évidemment tous ceux qui ont des informations à compléter cette gazette.

La papeterie était située entre l'étang près du château et l'étang de la fabrique. En 1846 M. C d'Hoffschmidt

représentant et ancien ministre de Léopold Ier acheta le Pont d'Oye y compris les forges. Il fit marcher la dernière forge du Prince jusqu'en 1850, l'extension considérable de la combustion du fer au coke fut la cause de la chute de la forgerie du fer au charbon de bois.

Sur les conseils d'experts, M. d'Hoffschmidt, fit construire une papeterie sur l'emplacement de l'ancienne forge, à cette époque le chemin de fer du Luxembourg était en construction; on ne connaissait pas encore la pâte dite de bois ni de paille, les bois du nord (Suède et Norvège) n'arrivaient pas encore dans notre province, le transport aurait été trop coûteux, seul le bon chiffon, la «belle loque», servait à la fabrication du papier, d'un papier d'une qualité extraordinaire où l'eau claire et limpide qui servait à la fabrication de la pâte à papier, était un facteur déterminant. La force motrice de la papeterie était actionnée par deux chutes d'eau. Quand les premières feuilles furent tirées, les ouvriers firent la fête en se promenant dans les rues du village, drapeau en tête formé de feuilles de papier. (Ndlr Emile Kempen oublie de mentionner l'énergie fournie par les machines à vapeur).

En 1851, le 8 octobre, M. d'Hoffschmidt, alors Ministre des Affaires étrangères reçut la visite de S.M. Léopold Ier, accompagné de ses trois enfants. S.M. fut acclamée par tous les ouvriers rangés sur la pelouse devant le château, ensuite il visita les travaux de construction (une inscription fut placée sous le porche d'entrée du

château pour commémorer cette visite : voir photo ci-contre aimablement transmise par l'historien M. Luc Declaire qui vient de publier chez Weyrich un historique du Marquisat du Pont d'Oye de 1669 à 1826). Le récit de la visite que fit Léopold Ier au Pont d'Oye fut publiée par l'Indépendance.



La papeterie fut inaugurée en janvier 1853, en présence de Mr Tesch, alors ministre de la Justice, du comte de Bryei, du bourgmestre et du curé de Habay-la-Neuve et des autorités (en tout 26 personnes) (Ndlr M. Kempen confond peut être avec les informations fournies lors de la visite royale ?). La bénédiction des bâtiments, des machines, fut donnée par le curé de Habay. La population du village et celle des alentours fut réunie et pour la circonstance un repas copieux fut servi à tous les ouvriers, ce fut un jour de fête et de repos. En 1857, la papeterie fut cédée à la société anonyme de l'Union des Papeteries qui comprenait les papeteries de la Hulpe, de Mont St-Guibert, de Gistoux et de Limal. Vers 1861, le manque de chiffons s'est fait sentir, il fallut y suppléer par la pâte de bois et de paille produit très coûteux, aggravé par le prix d'un long transport; le 7 novembre 1864, vers trois heures de l'après-midi une détonation semblable à un coup de canon se fit entendre; c'était l'explosion d'une grande cuve de fonte (nommée mélangeur) qui mit le feu dans toutes les parties du bâtiment. On parvint à maîtriser le feu et le sinistre. On n'eut à déplorer aucune victime, à peine quelques blessés légers, mais, les pertes s'élevèrent à plus de 75.000 frs or, le papier sortant de la fabrique du Pont d'Oye avait une réputation mondiale tant par sa qualité solide que par sa beauté. Entre 1858 et 1870, la papeterie du Pont d'Oye expédiait son papier jusqu'aux Indes Anglaises, elle occupait plus de 200 ouvriers hommes, femmes et enfants (la loi sur le travail des enfants n'existait pas encore), la main d'oeu-

vre était fournie en grande partie par la population de Habay et tout particulièrement les emplois supérieurs tels, chef de fabrication, contre-maître, surveillants, machinistes etc... cependant on y rencontrait des ouvriers de Hachy, Nobressart, Vlessart et Heinstert, le salaire moyen était de 1fr25 à 1fr75, déjà à cette époque, le personnel de la papeterie jouissait d'une caisse de secours, les visites médicales étaient gratuites, malades et blessés recevaient les produits pharmaceutiques gratuitement.

Le 7 mai 1884, la fabrique de papier du Pont d'Oye devait fermer ses portes, la chute de cette grande industrie fut une perte considérable pour la classe laborieuse et pour le petit commerce de Habay et des villages voisins; quelques artisans expérimentés dans la fabrique du papier s'exilèrent pour occuper des emplois plus rémunérateurs dans les papeteries plus modernes. Nous ne citerons que les Antoine, Schmit, Gilson, les Biren etc... La papeterie du Pont d'Oye travailla pendant 31 ans, les habitants de Habay-la-Neuve n'ont jamais oublié leur regretté Mr d'Hoffchmidt, ils donnèrent son nom à la plus longue rue du village, là où il recrutait la plus grande partie de sa main-d'oeuvre, parmi cette population qu'il estimait et qu'il protégeait .(ces renseignements furent puisés dans les archives de M. Edouard Antoine ancien comptable de la papeterie, une reproduction exacte de l'usine faite par M. Antoine existe che M. Fr Gillet de Habay-la-Neuve.)

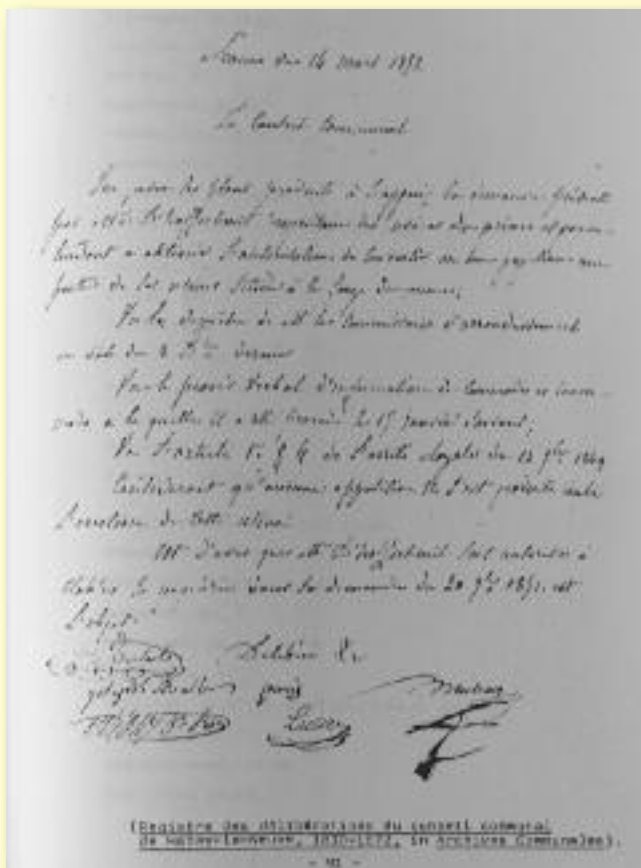
Habay-la-Neuve dont dépendait la papeterie du Pont d'Oye a donné naissance à de nombreux perfectionnements dans l'usine du papier elle fut à l'avant-garde de plusieurs inventions notamment le procédé de macherie (mélangeur) ainsi que du papier à double face dont beaucoup de papeteries modernes se sont inspirées de ses principes, elle a formé des éléments extraordinaires, techniciens expérimentés, l'influence de ces procédés scientifiques s'est fait sentir dans toutes les papeteries de Belgique et à l'étranger, tout particulièrement en Allemagne où un enfant de Habay-la-Neuve, M. Louis Antoine fut un directeur de papeterie apprécié. La papeterie de Dolhain (Limbourg) avait comme comptable M. Edouard Antoine (le père) dont trois fils, Louis, Victor et Edouard devinrent par la suite directeurs des papeteries de Gastuches, la Hulpe et Dolhain.

Les ruines de la papeterie subsistent toujours, on peut y remarquer l'ensemble ou ce qui reste des bâtiments principaux, murs écroulés qui séparaient la demeure du directeur, des halles de l'usine, des caves humides remplies d'eau, des chutes d'eau qui alimentaient la force motrice etc. C'est un endroit charmant situé dans un décor pittoresque, plusieurs sentiers touristiques y conduisent à l'ombre des futaies en longeant des sites merveilleux...

Voici les quelques lignes consacrées à la papeteries dans les notes historiques sur Habay que m'avait transmises Fernand Mathieu :

Cette industrie a été mise en activité vers la fin du XIXe siècle. La société qui en assurait la marche achetait tous vieux chiffons et à cette époque, les gens avaient bien soin de garder toutes veilleries vestimentaires qui leur rapportaient un petit pécule. Tous ces chiffons étaient triés par des femmes et filles qui y travaillaient, elles coupaient aussi les boutons. J'ai appris par mes tantes qui ont travaillé toutes jeunes à ce travail que ces déchets étaient réduits en pâte. Mais je ne peux expliquer comment le papier était fait, ce souvenir date de 1910. Le papier de Habay était renommé pour sa solidité. C'est à cette époque que lors de la saison de jouer aux boutons, j'allais avec mes camarades remuer la terre dans les ruines pour faire notre provision de boutons qui nous permettait de dépenser sans compter. (Ndlr Jeu du bouton, jeu pratiqué par les enfants où le fait d'avoir une forte provision, permettait comme pour le jeu de billes, de prendre plus de risques et de jouer plus longtemps)

Ci-contre copie de la délibération du conseil communal de Habay-la-neuve datée du 14 mars 1852 accordant à M. d'Hoffschmidt l'autorisation de transformer les anciennes usines à fer en une papeterie. Au bas des signatures, nous retrouvons celle de Maubacq, famille qui se liera bientôt avec celle des Antoine !



Biographie

Constant d'Hoffschmidt est né à Noville-Re-cogne (Bastogne) le 7 mars 1804. Sa famille était d'origine allemande et il était le plus jeune des six enfants. Il fit ses études à l'université de Liège. En juin 1830, de tendance libérale il est devenu membre de l'assemblée provinciale du Luxembourg, où il était un avocat pour l'indépendance des Pays-Bas.



En 1831, il épouse Léocadie Lamquet, qui décède l'année suivante. Il a ensuite épousé Eugénie de Steenhault, fille du gouverneur provincial du Luxembourg, avec qui il a eu deux fils et deux filles.

En 1839, il est élu à la Chambre des représentants belges de la circonscription de Bastogne. Il s'y fait remarquer par son opiniâtreté à défendre les intérêts de la Province de Luxembourg, principalement afin que cette région ne soit pas lésée et bénéficie des avantages du progrès. Il fut très actif dans les projets de chemins de fer. Ses opi-

nions politiques étaient celles d'un libéralisme tolérant et c'est ainsi qu'à la tête du Ministère des Travaux de juillet 1845 à mars 1846 il établit une concession ferroviaire entre Bruxelles et Arlon, via Dinant, qui fut attribuée à une société anglaise. (convention relative à la concession du chemin de fer du Luxembourg (loi du 18 juin 1846). Pendant la session de 1841-42, il se fit insistant pour obtenir cette ligne et aussi l'achèvement du canal de Meuse Moselle. Dès 1840, il en avait réclamé l'exécution, le dossier traînait car certains estimaient ce projet irréaliste compte tenu de la géographie accidentée de la Province. En compensation il fut alloué d'importants crédits pour la confection de routes. Constant d'Hoffschmidt était à ce niveau assez visionnaire puisqu'il estimait que la ligne reliant Bruxelles à Luxembourg aurait un caractère très international et serait le point de départ pour de nombreuses voies secondaires qui irrigueraient la Province, reliant ainsi des villes comme Arlon, Marche, Bastogne, Virton, éloignées les unes des autres et donc difficiles à joindre par la route. C'était un excellent orateur qui parvenait à convaincre son auditoire par ses arguments, le 6 septembre 1842 il tint ce discours éclairant devant les membres de la Chambre à qui il rappelait qu'ils avaient voté en faveur d'une ligne vers le Luxembourg quelques années plus tôt.

« (...) Qu'y a-t-il de plus sérieux que la loi? Quel est le membre de cette Chambre, parmi ceux qui ont voté





l'article 2 de la loi du 26 mai 1837, qui viendrait dire maintenant qu'en le votant il faisait une espèce de restriction mentale et que son but était en quelque sorte de tromper ses collègues? Messieurs, j'ai trop bonne opinion de mes honorables collègues pour croire qu'aucun d'eux eut pu jamais avoir cette pensée.»

« S'appuierait-on aussi sur ce qu'il y a impossibilité de construire une ligne de chemin de fer dans le Luxembourg ? D'ailleurs, si cette impossibilité était constatée, nous aurions toujours droit à une compensation. Mais, messieurs, cette impossibilité n'existe point surtout depuis qu'on a reconnu que les rampes des chemins de fer peuvent être beaucoup plus fortes qu'on le croyait d'abord. On peut voir dans le rapport de M. le Ministre des Travaux Publics qu'une commission d'ingénieurs, envoyés par lui en Angleterre, a reconnu que les locomotives peuvent circuler sur des pentes d'un centième; ils en ont même trouvé en Angleterre qui s'élèvent jusqu'à un trente-septième, tandis que les rampes que nous avons à notre chemin de fer ne dépassent guère quatre millièmes.

« Naguère on croyait encore que les locomotives ne pouvaient circuler que sur des courbes d'environ mille mètres de rayon; depuis on a reconnu que c'était là aussi

une erreur, et on admet maintenant des courbes de cinq cents mètres de rayon, on en admet même de deux cents.

« Enfin pour la ligne du Luxembourg il aurait suffi d'une seule voie. Ainsi, Messieurs, avec ces trois conditions que je viens de signaler, il eut été facile de faire un chemin de fer dans cette province, quelqu'accidentée qu'elle soit. »

La ligne fut enfin inaugurée en 1848, la même année il fut aussi ministre des Affaires Etrangères durant la période troublée des révolutions européennes. Même si le parti libéral avait emporté les élections de 1847, Constant d'Hoffschmidt peut être qualifié de politique modéré qui avait le sens du collectif et cherchait à développer sa région, son pays.

Photos de Constant d'Hoffschmidt jeune et vers 40 ans puis deux vues de la gare de Habay au début du siècle. La première permet de voir les quais, à l'époque encombrés par les bois, du temps de la papeterie, le transport de marchandises y était très important puisque c'est de là que partaient les papiers finis et arrivaient les matières premières par ex en 1865 : départ 43.000 kgs de chiffons pour 547.000 kgs arrivés, idem 618.000 kgs de papiers expédiés pour 32.000 kgs de pâte arrivée, en 1870, année record 1.302.000 kgs de chiffons arrivés et 764.000 kgs de papiers furent expédiés.

En novembre 1854, il a été envoyé extraordinaire de Léopold Ier de Belgique au royaume de Saxe pour féliciter Jean de Saxe pour son accession au trône.

Il a été élu au Sénat en 1867, mais a perdu son siège en 1870. Il mourut à Deux-Acren le 14 février 1873. Le 11 mai, sa veuve obtint une pension d'État. Anciennement il y avait deux portraits de lui dans l'hôtel de ville mais le meilleur hommage qu'Habay lui ait rendu fut de donner son nom à la plus longue rue du village où résidaient de nombreux ouvriers qui trouvèrent du travail dans cette grande papeterie, ainsi la rue des Prévés et la descente de la Rigole furent rebaptisée rue d'Hoffschmidt au début du siècle.

Voici quelques dates clefs de sa longue carrière.

1828 : Sous-ingénieur dans la grande Société du Canal et des Mines de Meuse et Bruxelles, chargé des recherches de mines de cuivre.

1830 : Élu par l'Ordre Equestre du Luxembourg membre des Élus provinciaux.

1831 : Après la révolution, nommé membre de la Députation permanente, il réside à Arlon.

De 1832 à 1836 : années à la Députation. Il épouse Mlle de Steenhault, fille du Gouverneur et doit dès lors renoncer à la place de la Députation pour cause d'incompatibilité.

1837 : Nommé conseiller au Conseil des Mines. Résidence : Bruxelles.

1839 : Élu membre de la Chambre des Représentants en remplacement de son frère démissionnaire.

1840-1842 : trois années à la Chambre et au Conseil des Mines.

1843 : Nommé 1er Vice-Président de la Chambre



des Représentants.

1844 : Nommé Administrateur du Chemin de fer de Gand à Anvers.

1845 : 1er juin, chevalier de l'ordre de Léopold.

1845 : Nommé Ministre des Travaux publics, le 29 juin, il donne sa démission de toutes les autres fonctions.

1846 : Il quitte le Ministère, le 30 mars, en même temps que M. Van de Weyer.

1847 : Nommé Ministre des Affaires étrangères, le 10 août.

1852 : Il quitte le Ministère, le 1er octobre.

1853 : Les deux chambres votent sa pension à l'unanimité.

1857 : Il parvient à constituer la Société de l'Union des papeteries et reçoit, pour l'apport de sa papeterie, 1.200 actions libérées. Élu, en décembre, membre de la Chambre des représentants.

1863 : Éliminé de nouveau de la Chambre, nommé Ministre d'État, nommé Administrateur de la Compagnie de l'Isthme de Suez.

1865 : Nommé Administrateur Président de la Société des Chemins de fer de Braine-le-Comte à Courtrai.

1868 : 14.01 élu sénateur.

1869 : Donne sa démission de la place d'Administrateur de la Société de Suez.

1873 : décès de Constant d'Hoffschmidt.

Source : Pierre Jodogne dans la revue belge de Philologie et d'histoire : «La papeterie du Pont d'Oye ou la ruine de Constant d'Hoffschmidt»

Plan Topographique

Des sites des Bâties de la Manufacture de Papier de Hoffschmidt
dans une des Bâties de la Manufacture de la Bâtie de Hoffschmidt

Plan de la papeterie dressé le 20 11 1851, en rouge les bâtiments de la nouvelle papeterie, en noir les anciens bâtiments de forges réaffectés

- A Bâtiment de la papeterie
- B Bâtiment des chaudières à vapeur
- C Ancienne usine
- D Logement du directeur
- E Logement du commis
- F Logement du commis
- G Grange du commis
- H Ancien brocard
- I Prise d'eau
- K Roue Hydraulique
- L Canal de fuite
- M Vannes de décharge
- N Propriétés de M. D'Hoffschmidt

A Bâtiment de la papeterie
B Bâtiment des chaudières à vapeur
C Ancienne usine
D Logement du directeur
E Logement du commis
F Logement du commis
G Grange du commis
H Ancien brocard
I Prise d'eau
K Roue Hydraulique
L Canal de fuite
M Vannes de décharge
N Propriétés de M. D'Hoffschmidt

Plan des propriétés appartenant
à M. D'Hoffschmidt



Étude de M^r BAUDRUX,
Notaire à Habay-la-Neuve.

Le samedi 21 juin 1873, à 2 heures de relevée, en l'étude du notaire BAUDRUX, à Habay-la-Neuve, il sera vendu publiquement, par le ministère du dit notaire,

V.E.
DOMAINE
DU
PONT D'OYE.

Situé commune de Habay-la-Neuve, province de Luxembourg, et consistant en Château, Maison de ferme, serres, glacière, et 113 hectares de jardins, terres labourables, prés, bois et étangs, formant un seul ensemble.

Une magnifique pièce d'eau d'environ 10 hectares, véritable lac, ornée l'une des plus belles piscines du pays.

Cette propriété est à 2 kilomètres de la station de Habay, et forme un vaste dans la forêt domaniale d'Anlier, d'une contenance de six mille hectares, chasse de premier ordre à courre et au gibier. On y trouve loups, sangliers, chevreuils, renards, lièvres et pécariots. Le bail de cette chasse expire le 1^{er} septembre 1874.

Pour tous renseignements, s'adresser au dit Notaire.

Deux vues de la rue d'Hoffschmidt, sur la première qui est la plus ancienne et qui date du début du siècle, la rue est encore appelée rue des Préys.

Ci-dessous, vue du site tel qu'il se présente à nos regards en 2022, difficile d'imaginer qu'il y avait là une des plus importantes industries du Luxembourg au XIX^e siècle



La Gazette de Habâ din l'tin est publiée avec l'aide du Centre de Recherches de Habay, du Centre Culturel et de la Commune de Habay.

INTÉRESSÉ PAR CETTE PUBLICATION ? N'hésitez pas à contacter pour Habâ din l'Tin Alain THOMAS
063/42 30 75 ou alain.thomas@live.be